NERAÏR

ET

MELHOË.

TOME I.

NERAÏR
ET
MELHOË,
CONTE OU HISTOIRE.

Ouvrage orné de digressions.

TOME I.

Jocamur, non lædimus.





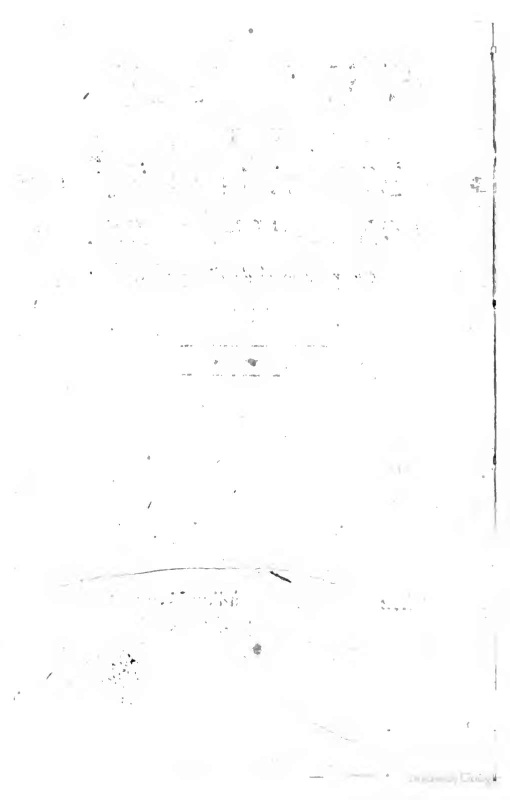


Imprimé à ***.
Chez ***. rue ***. à l'enseigne ***.

L'an de l'âge de l'Auteur 60.
M. DCC. XLVIII.







TABLE



DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Tome.

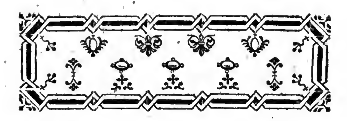
LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

Fin de la Table.

NERAÏR



NERAÏR ET MELHOË,

CONTE OU HISTOIRE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Partie de l'Exposition.

DANS l'isle de Zinzinard, qui s'étend depuis l'Utopie jusqu'au Pays des Sevarembes, regnoit, il y a trois mille ans, un vieux Roi; c'étoit le meilleur Roi du monde. Ce Roi

avoit un fils, & ce fils tomba tout-à-coup dans une tristesse, qui souvent mouilloit ses yeux de larmes. Les Politiques, & cette espéce de gens desœuvrés, vulgairement appellés Nouvellistes, chercherent en vain la raison de la tristesse du Prince : ils en connoissoient l'époque ; la cause leur en étoit cachée ; ils s'en tinrent cependant aux conjectures ; & je les en admire.

Le Roi, plus curieux que ces Messieurs, fit des questions à Zamaïs, c'étoit le nom du Prince, auxquelles celui-ci n'eut garde de répondre : le Monarque en jugea comme il lui plut ; le Prince fut triste à son ordinaire.

Bientôt le vieux Prince assembla son Conseil, où les Médecins furent appellés. Le nouvel état de Zamaïs leur fut exposé ; après bien des débats, ils conclurent enfin que le mariage seul pouvoit rendre à Zamaïs

la gayeté qu'il avoit perdue. Sans doute que ces Messieurs ne connoissoient que le célibat.

Le Roi de Karnilie avoit une fille; le Pere de Zamaïs lui envoya un Ambassadeur, qui à son arrivée entama une négociation; & malgré bien des étourderies, il obtint la Princesse. L'Ambassadeur se donnoit toute la gloire du succès de cette affaire; mais les Censeurs du tems, il y en avoit là tout comme ici, prétendirent que la convenance, cette grande négociatrice du monde, avoit tout fait, & que l'Ambassadeur n'avoit réussi que parce qu'il ne pouvoit échouer.

Par magnificence, & non par nécessité, les Couriers galoperent pendant plusieurs mois d'une Capitale à l'autre. Les deux Cours partirent enfin pour se rendre sur la frontiére, où celle de Zinzinard arriva la premiére.

Dès que Zamaïs apprit que la Princeſſe de Karnilie approchoit, il ſe hâta d'aller au-devant d'elle. Les deux Amans ſe virent alors pour la premiére fois, & furent en état de juger par eux-mêmes, s'ils ſe convenoient du côté du caractére, comme à d'autres égards ; car les Miniſtres, fort occupés du cérémonial, avoient négligé ce point eſſentiel.

La ſurpriſe des deux Amans fut égale ; ils ne reſſembloient en rien aux portraits qu'ils avoient vus l'un de l'autre. Zamaïs, quoique frappé de la beauté de Noramide, la Princeſſe s'appelloit ainſi, lui trouvoit un air replet. Les yeux de Noramide, preſque toujours neyés dans la langueur, brilloient quelquefois d'un feu de mauvais augure pour un Mari foible ; & la mauvaiſe habitude que la Princeſſe avoit de bâiller à tout propos, défiguroit ſa bou-

che coupée pour être charmante.

Si les remarques de Zamaïs furent desavantageuses à la beauté de Noramide, elle n'en fit pas de plus favorables à la figure du Prince. L'indolence répandue dans la personne de Zamaïs, en donna mauvaise opinion à la Princesse, qui, quoiqu'elle fît semblant de ne s'y pas connoître, en jugeoit très-bien, & la tristesse du bon Prince lui déplut.

Quelque peu agréable que le Prince le parut, Noramide, bien instruite de ses devoirs, sentit qu'elle pourroit s'attacher à lui. La plûpart des filles s'attachent volontiers aux maris qu'on leur donne, pour aquérir le droit d'aimer par la suite des Amans de leur choix.

Les nôces furent enfin célébrées avec une pompe digne des deux Epoux : il y eût des fêtes, des harangues & de sots complimens; mais j'aime mieux conduire les deux

Amans au lit nuptial, que de m'amuſer à parler de ces bagatelles.

Dès qu'ils furent ſeuls, le Prince ouvrit la ſcéne par un profond ſoupir, galanterie déplacée; enſuite il ſanglota; Noramide attentive, parut étonnée qu'il s'amusât à délibérer quand il falloit agir : tout autre que Zamaïs ſe fut tiré de ſon embarras par une témérité; mais il avoit ſes raiſons pour être prudent. Il prit enfin la parole; Noramide, qui faiſoit moins de cas d'un Orateur que d'un Amant, bâilla, ſe trouva mal, perdit connoiſſance, & Zamaïs s'empreſſa de la ſecourir.

Pendant ſon évanouiſſement, la Princeſſe avoit laiſſé égarer dans le lit une de ſes mains, qui ſe retrouva ſur le Prince, lorſque Noramide reprit l'uſage de ſes ſens. Cette petite indiſcrétion mit Noramide au fait. Communément un mari paſſe la moitié de ſa vie à tourmenter ſa fem-

me, & l'autre moitié à l'en dédommager; celui-ci ne savoit qu'affliger son monde : ce furent les réflexions de la Princesse.

Le croiroit-on ? La découverte que Noramide avoit faite, tira le Prince d'embarras; elle auroit augmenté cependant celui de tout autre. Il prit son élan, & se précipita dans les bras de sa femme, qui le reçut avec bonté. S'il l'accabloit de caresses, il n'obligeoit point une ingrate, & par reconnoissance, elle employa ces moyens que l'art a inventés, pour rendre à la nature tous ses droits, ou pour la mettre dans son tort. Tous deux dévorés d'une soif qu'ils ne pouvoient éteindre, osoient tout espérer de la fureur de leurs embrassemens. Inutiles efforts ! une partie de la nuit se passa dans l'attente du plaisir, & l'autre dans les regrets de l'impuissance.

Noramide, épuisée de forces, &

trompée dans ses désirs, se débarrassa des bras du Prince, & fut se jetter à l'autre bout du lit. Elle s'y occupoit des plus tristes pensées, lorsque le sommeil vint les interrompre.

CHAPITRE II.

Intrigue de Bal.

A Peine la Princesse s'étoit-elle endormie, qu'une grande & grosse créature lui apparut sur un char traîné par des linottes. Elle tenoit une baguette dans ses mains, sa coiffure, son habit & son char étoient tous garnis de grelots d'or.

Ecoute, dit cette femme à Noramide, venge-toi, venge-moi ; Zamaïs est ton ennemi, il est le mien, je suis la Fée des Grelots.

On est, peut-être, en peine de savoir pourquoi l'auguste Fée des Grelots se déclaroit ainsi contre le mal-

heureux Zamaïs ; en voici la véritable cause.

Le Pere de Zamaïs, un de ces Monarques magnifiques, qui pensent, & avec raison, que les fêtes & les spectacles sont autant de voix qui annoncent à l'univers la grandeur du Prince & la félicité des Peuples, indiqua un jour une fête qui devoit être terminée par un Bal. La Fée des Grelots y fut invitée, comme toutes les femmes du premier ordre. Avant que de passer plus avant, il est bon de la faire connoître.

Grelotine avoit une figure à croquer sur un écran qu'on eût voulu deshonorer ; c'étoit une beauté Amériquaine : un front sans pudeur, un nez effronté décoroient son visage. Lorsque les yeux de la Fée vouloient parler sentiment, ils s'exprimoient si grossiérement, qu'un Page en eût rougi : la haine étoit là

paſſion favorite de la Fée, & le mépris le ſentiment qu'elle inſpiroit. Quant à ſa conduite, voici ce qui en eſt. Une partie des femmes penſe bien & ſe conduit mal, d'autres ont l'eſprit faux avec une conduite régulière; Grelotine par ſingularité ſe conduiſoit comme elle penſoit: vous allez en avoir des nouvelles. On avoit cependant des égards pour elle; la qualité de Fée lui donnoit le pouvoir de nuire, & ce pouvoir lui attiroit de la conſidération.

La Fée arriva, & le Roi ouvrit le Bal avec elle. Lorſque Grelotine eut ſautillé ſon menuet, elle prit le jeune Zamaïs qu'elle avoit lorgné.

Les êtres d'une intelligence ſupérieure à l'homme, ont une étiquette en amour, qui mériteroit de faire fortune parmi les mortels. La Fée, ſans perdre ſon tems à danſer, traverſa le lieu de l'aſſemblée, tenant le jeune Prince par la main, & paſſa

dans la chambre prochaine, dont elle ferma les portes aux verroux. Les ſpectateurs, accoûtumés à voir les Grands faire des actions bizarres, qui paſſent pour miſtérieuſes, furent peu ſurpris de la conduite de Grelotine.

La piéce, où la Fée avoit conduit le jeune Zamaïs, étoit remplie de toutes ſortes de commodités de Bal, de piles de carreaux, de chaiſes longues & à reſſort, de ſophas & de canapés. La Fée s'approcha des carreaux; elle voulut s'aſſeoir, & ſe coucha; tout lui réuſſiſſoit mal. Grelotine, qui n'avoit point quitté la main du Prince, l'entraîna dans ſa chûte, & pour comble d'infortune, il tomba ſur elle. Cette ſituation eût dû lui donner des idées; il alloit cependant ſe relever avec précipitation, lorſque la Fée l'avertit qu'il n'en étoit pas encore tems. Elle ignoroit la haine que la plûpart des

Princes ont pour les conſeils, le ſien porta malheur à Zamaïs. Alors elle ſe releva, & lança un regard furieux ſur lui; il baiſſa les yeux, & garda le ſilence. Que ne faiſoit-il valoir l'excuſe de l'excès d'amour! toujours alléguée, jamais reçue; mais dont les femmes paroiſſent ſe contenter pour ſauver les interêts de leur vanité. Toute autre que Grelotine n'eût fait que rire de l'étourderie de Zamaïs, au plus étoit-ce une mauvaiſe plaiſanterie; mais la Fée n'entendoit pas raillerie, parce qu'elle avoit toujours été raillée.

Elle tira ſon grimoire, marmota quelques paroles, frappa le Prince de ſa baguette, monta ſur ſon char, diſparut, & fut ailleurs eſſuyer les mêmes affronts.

Dire que la conduite de Grelotine étoit répréhenſible, c'eſt ſe tromper; elle en uſoit ainſi, moins par amour du libertinage, que pour

faire connoiſſance avec lui. A cinquante ans elle étoit encore vierge, & on ſent que la curioſité qui tranniſe le ſexe, permettoit à la Fée le déſir de s'inſtruire ſur un article auſſi intereſſant.

La fuite de Grelotine cauſa de la rumeur dans le Bal, qui finit au grand mécontentement des Danſeurs. On demanda au Prince des nouvelles de Grelotine; il mentit aux uns, ne répondit rien aux autres; chacun en raiſonna à ſa fantaiſie.

Quoiqu'effrayé des menaces de la Fée, le Prince ne trouvant en lui aucun changement apparent, penſa qu'elle avoit oublié de ſe venger: il connoiſſoit peu les femmes; mais certaines circonſtances lui apprirent bientôt toute l'étendue de ſon infortune. L'impreſſion que ſon ame en reçut fut ſi vive, qu'elle en contracta cette triſteſſe habituelle, qui, com-

me nous l'avons dit, fit tant parler les Nouvelliſtes de ce tems-là. Revenons à nos nouveaux mariés.

Tandis que Noramide ſe dédommageoit en dormant du peu de ſuccès qu'avoient eu les efforts qui avoient précédé ſon ſommeil, Zamaïs, en proie aux inquiétudes, ne ſachant quel parti prendroit ſa femme, cherchoit dans ſa tête les moyens d'éviter le malheur dont il étoit menacé. Il avoit beaucoup à penſer.

Lorſqu'il fut jour chez les jeunes mariés, le Roi entra dans leur appartement; il embraſſa avec tranſport ſon fils & ſa bru, & demanda à celle-ci des nouvelles de la ſanté de Zamaïs: pour n'en point donner de mauvaiſes, Noramide n'en donna point du tout. Alors il s'émancipa juſqu'à jouer ſur le mot; la Princeſſe bâilla, le Prince larmoya, & le Roi, qui n'y comprit rien, s'en alla.

CHAPITRE III.

Grossesse.

PEu de jours après on s'apperçut que la Princesse ne mangeoit point ; elle se plaignit même d'un grand dégoût. Les Médecins consultés répondirent, pour faire leur cour, qu'elle étoit enceinte. Si pour se venger de Zamaïs, Grelotine l'avoit frappé d'impuissance, elle fit à Noramide le don de la fécondité. On n'a jamais su par les mains de quel homme la Fée lui fit tenir ce présent, & je n'ai garde de dire une chose que j'ignore.

Zamaïs ne voulut jamais croire la grossesse de sa femme, &, à la maniére dont il protestoit contre, on eût dû juger qu'il n'y avoit aucune part.

Le Prince avoit un Confident, &

pour peu qu'on ait fréquenté le Théâtre, on sait que l'usage le veut ainsi. Il s'enferma avec cet ami, dans le sein duquel il épancha sa douleur; celui-ci étoit un de ces hommes discrets, qui tirent les rideaux lorsqu'ils surprennent quelque Galant dans le lit de leur femme; de plus, il avoit toute la complaisance d'un homme de Cour. Lorsque le Prince lui eut fait l'exposition du sujet de son chagrin, son ami prit la parole ainsi: En vérité, Monseigneur, je pensois qu'il vous fût arrivé quelque grand malheur, & ce n'est qu'une bagatelle. Comment! reprit le Prince en l'interrompant, n'est-ce rien que d'être... & la honte?... Non, reprit le Courtisan, ce n'est point une honte, c'est un usage, & l'usage ne doit jamais être contredit. Et puis, qui vous dira, Monseigneur, que cet enfant ne soit pas de vous? Moi, répondit le Prince... Oseroit-

on

on vous demander quelle preuve vous en avez, repliqua le premier ? C'eſt, répondit Zamaïs en rougiſſant, que depuis quelque tems... je ne ſais... mais... Pourſuivez de grace, dit le Confident... Je ſuis... impuiſſant... Votre Alteſſe veut badiner ; cela ne peut pas être, repartit celui-là. Il n'eſt que trop vrai, ajoûta le Prince. Vous êtes imparfait, s'écria le Courtiſan avec un air pénétré ? Alors il eſt prouvé ſans difficulté, que n'étant point le Pere du Prince, vous avez un titre de plus... en un mot, que vous êtes un mari... oui, un mari dans les formes.

Peut-on ſavoir depuis quel tems Votre Alteſſe eſt ſujette à cette incommodité, demanda très-affectueuſement celui-ci ? Alors Zamaïs conta de point en point ſon avanture avec Grelotine. Je ſuis étonné de votre affliction, ſe récria l'hom-

me de Cour, en reprenant un visage serein, elle est indigne d'un grand Prince : N'est pas impuissant qui le veut, & vous ne connoissez pas tout votre bonheur.

Supposé que vous soyez seul dans le cas, votre sort en est plus digne d'envie ; la nature vous a fait une faveur qu'elle refuse à tout le monde. Dites, mon mauvais destin, interrompit le Prince, qui sentit sa vanité blessée. Soit, reprit le Confident, vous ne sentez pas quels avantages votre impuissance vous donne sur le reste des humains. Celui qui a tous les caractéres de son sexe, est toujours prêt à devenir l'esclave de la premiére bégueule ; elle l'asservit à des complaisances qui avilissent l'homme. Il est vrai que cette condition a certains émolumens ; mais valent-ils la perte de la liberté ? Je soutiens que non : un impuissant est un homme libre, un

ſage ſans paſſions, enfin un Roi qui voit ramper devant lui le ſexe ſi fier de ſon empire ſur les hommes.

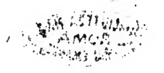
Qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'univers fût gouverné par des impuiſſans! On ne verroit point la terre ſi ſouvent ravagée par les fléaux que la guerre traîne après elle, & l'hiſtoire ne ſeroit point ſouillée par le récit des injuſtices, des trahiſons, des perfidies & des meurtres que les femmes ont occaſionnés. O! bienheureux Zinziniens, l'âge d'or va renaître pour vous ſous le regne du vertueux Zamaïs!

Mais, dit le Prince à demi conſolé, trouvez-vous qu'il ſoit agréable d'élever un enfant que je n'ai pas fait? Eh, reprit le Conſolateur, ſi cet enfant n'eſt pas votre fils, bientôt il ſera votre ſujet, & comme tel vous êtes déja ſon Pere. Dès que vous prenez ſoin des enfans de votre femme, ils ſont les vôtres; le

bienfaiteur eſt le Pere de celui qui reçoit le bienfait.

D'ailleurs, continua le Courtiſan, je trouve dans la groſſeſſe de votre auguſte Epouſe un bien auquel je n'avois pas encore penſé ; elle met votre impuiſſance à couvert de ſoupçons. Mais, dit alors Zamaïs à ſon ami, ſi l'impuiſſance eſt une faveur du Ciel, comme vous l'aſſurez, pourquoi la taire ? Je ne me plaindrois pas ſi j'étois envié. Votre Alteſſe, dit le Courtiſan embarraſſé, a raiſon .... l'impuiſſance eſt un don du Ciel .... cela n'eſt pas douteux .... c'eſt une grande qualité .... qu'il faut cacher. Votre Alteſſe, ennemie de tout orgueil, eſt plus que perſonne obligée au ſecret, ſi elle ne veut point renoncer à ſa modeſtie.

Après une pareille converſation, je ne penſe pas qu'un homme ſenſé s'aviſe de me demander, à quel uſa-



ge un Courtiſan peut être propre. On voit qu'il l'eſt à tout, & à donner de l'orgueil à un impuiſſant, & à ſe récrier ſur l'élégance de la taille d'un boſſu, à qui il prouvera qu'il eſt l'homme de la terre le mieux fait.

En quittant ſon Conſolateur, Zamaïs paſſa dans l'appartement de Noramide. Oubliant alors les raiſons qu'il avoit d'être content, il éclata en reproches; rarement vont-ils ſans les menaces, & Zamaïs en fit. Noramide, pour ſe juſtifier, car jamais femme n'a manqué d'excuſe, ſoutint que le Ciel avoit donné des forces ſuffiſantes au Prince, qu'il avoit miſes à profit pendant ſon ſommeil. Le tour de l'excuſe étoit flateur, Zamaïs feignit de s'en contenter.

Preſque toutes les femmes enceintes ſont ſujettes à de certains déſirs effrénés, dont, ſi l'on ne ſe hâte de les ſatisfaire, leurs enfans



portent des marques. La Princesse eut envie d'un certain beau jeune-homme qu'elle ne put avoir ; pour passer sa fantaisie, Noramide se contenta d'un Page : quelle modération !

CHAPITRE IV.

Naissance du Héros.

LE terme de la grossesse de Noramide étant arrivé, elle mit au monde un garçon plus beau que le jour ; né pendant le mariage, il fut réputé légitime. Aussi est-ce de Zinzinard que nous vient cette loi sage, qui donne au mari les enfans de la femme, même les clandestins. Les Fées présiderent à la naissance du Prince ; elles alloient le rendre un Prince parfait, quand Grelotine parut tout-à-coup ; sa haine pour Zamaïs l'avoit amenée ; frappant alors

l'enfant avec ſa baguette, elle dit : Il rira. Naſillonne répondit : On verra ; & Grelotine prit congé d'elle. Les Fées ne pouvant détruire l'ouvrage de l'ennemie de Zamaïs, douerent ſon fils des plus excellentes qualités. Naſillonne ſe déclara ſa protectrice, & le nomma Neraïr, nom qui, peut-être, dans l'idiome des Fées, ſignifioit, *Fils d'impuiſſant.*

La joie que le vieux Monarque eut de la naiſſance de ſon petit-fils, lui cauſa la mort, & le chagrin auroit mis Zamaïs au tombeau, ſans le ſecours du Courtiſan confident. Zamaïs, qui ſupportoit avec impatience les affronts que Noramide lui faiſoit, en lui donnant un fils qu'il ne lui avoit pas demandé, eut avec elle une explication, où la Reine parla très-éloquenment de ſa vertu, & tint tête au Roi, comme le penſera tout mari lecteur, lorſque le premier Miniſtre vint avertir

le Monarque que le Conſeil étoit aſſemblé.

Zamaïs y entra, avec un air moitié triſte & moitié colére. Le bon Prince étoit ſi troublé, qu'il débuta par une déclamation en forme contre Noramide. Il alloit parler de la naiſſance miraculeuſe de Neraïr ; mais l'amour propre, qui veille quand la raiſon s'endort, avertit Zamaïs de changer de propos ; il en changea, & avec une telle adreſſe, que tout ce dont on pût s'appercevoir, étoit que le Roi n'avoit pas à ſe louer de la vertu de ſa femme. Elle de ſon côté ſe propoſa de continuer ſon régime de ſanté pour les vapeurs, je veux dire, l'uſage des Amans.

Lorſque la Reine fut relevée de ſes couches, elle aſſembla dans ſes appartemens toute la jeune Nobleſſe de Zinzinard. Zamaïs vit bien quel ſeroit le réſultat de toutes ces aſſemblées : ce qu'il avoit prévu ar-

riva ; la Reine eut bientôt des maux de cœur, qui annonçoient une seconde grossesse.

Cette nouvelle causa au Roi un médiocre chagrin ; il commençoit à se faire aux maniéres de sa femme, dont la fécondité lui attiroit une certaine considération, qu'il ne vouloit pas perdre. Laissons la Reine devenir grosse, & accoucher autant de fois que bon lui semblera ; il est tems de parler de Neraïr.

Toutes les connoissances, reservées à un âge plus avancé, étoient nées avec lui : il embrassoit ses nourrisses, caressoit leur sein, & leur donnoit les baisers les plus tendres ; son enfance annonçoit un grand homme. Parmi les Courtisans il passoit pour un prodige : on étourdissoit le Roi du récit de ses gentillesses.

Pourquoi s'arrêter sur l'enfance de Neraïr ? disons un mot de son éducation. Le Prince eut des Maî-

tres de tous les genres ; mais il ne s'occupoit qu'à les contrefaire. Cette habitude devint en lui une seconde nature, & depuis il ne put s'empêcher d'imiter la voix, l'air, les gestes de ceux qui lui parloient ; il avoit dans le moment le même tour d'esprit. Le Prince n'apprenoit rien ; un trait de savoir, ne se plaçoit dans sa tête, qu'autant qu'un ridicule de son Précepteur s'y trouvoit associé : c'étoit un signe qui le lui rappelloit toujours.

La Reine en étoit à la dix-septiéme épreuve de la patience de son Mari, qu'elle exerçoit tous les dix mois par un accouchement, lorsque Neraïr parut à la Cour. Avant que de le mettre en possession de de tous les droits de sa naissance, il est bon d'observer un fait important qui interesse tous les Savans.

Dans l'Empire de Zinzinard, on ne mesuroit point le tems comme

parmi nous ; on appelloit année cet espace de tems qui se trouvoit d'une couche de la Reine regnante à la couche suivante. Cette maniére de mesurer le tems, peut-être par-tout la même, quoiqu'elle fut auguste, avoit de grands inconvéniens. Une Reine étoit-elle stérile, on ne pouvoit citer l'époque des événemens arrivés pendant son regne : tous les faits qui se passoient pendant une minorité, ou le veuvage d'un Roi, restoient sans dâte : plus ou moins de couches à des distances inégales, donnoient aux années des durées différentes. Voilà de grands inconvéniens, auxquels Noramide mit le comble, en accouchant tous les dix mois. Elle racourcit si prodigieusement l'année, que les Chronologistes, ne sachant plus où ils en étoient, firent des représentations au Roi. Il ordonna par une Déclaration, que désormais les Reines de Zinzinard

mettroient un intervale de douze mois d'une couche à l'autre. Noramide protesta contre la validité de cet Edit, & se maintint dans la possession d'accoucher à son ordinaire, sauf au Calendrier de prendre ses arrangemens comme il l'entendroit. Il faut cependant l'avouer; c'est à la sagesse de l'Edit de Zamaïs, que nous devons l'année telle qu'elle est à présent. J'ai été fort aise d'apprendre aux Savans les obligations qu'ils ont au Roi de Zinzinard, & pourquoi aussi tous les calculs de la Chronologie sur les tems qui précédent le regne de Zamaïs, différent entre eux. Si les Livres des Accoucheurs des Reines de Zinzinard se fussent conservés, jamais il n'y eût eu de dispute sur cette matiére. Il est tems de revenir à Neraïr.

Il parut à la Cour avec tout l'éclat d'un Prince de grande espérance. Neraïr, avec une beauté régu-

liére, avoit une phisionomie vive, des yeux étincellans de ce feu que donne l'esprit, & cette fierté dans le regard, qui doit son origine à l'élévation de l'ame, & non au sot orgueil de la grandeur; son esprit étoit brillant & enjoué. Mais il faut en convenir, toutes les grandes qualités du Prince étoient presque effacées par une inconséquence dans la conduite, qui lui faisoit perdre tous ses avantages. D'ailleurs, le Prince respectoit peu le ridicule, dont il s'occupoit trop.

CHAPITRE V.

Visites.

NEraïr avoit du panchant pour l'amour; mais ce panchant ne se faisoit connoître à celles qui en étoient l'objet, que par des témérités toujours criminelles. Incapable de

ces délicateſſes efféminées, que les précieuſes honorent du nom de ſentiment, vice inconnu dans ce ſiécle, où l'on eſt tombé dans l'extrêmité oppoſée, il n'avoit point l'art de filer une paſſion; c'eſt de lui qu'on a tenu l'uſage preſque aboli des déclarations prouvées par les faits, qui bleſſent autant le reſpect, qu'elles ſervent l'amour, & donnent une idée ſi deſavantageuſe de l'éducation de leur porteur.

Quelquefois, ſans en donner le moindre ſoupçon, il commençoit par ſe rendre heureux, enſuite il faiſoit ſa déclaration à loiſir.

Dans ces inſtans, où l'homme d'eſprit n'eſt qu'un ſot, & ne ſauroit dire deux mots de ſuite, Neraïr ſe mettoit à parler ſentiment avec une éloquence merveilleuſe. Il en étoit blâmé : on prétendoit que le ſentiment ne doit s'exprimer alors que par des ſoupirs, & que le ſilence eſt

même plus éloquent. Je crois cependant que de bien parler fait toujours honneur, & que les circonſtances n'y font rien. Que de gens nés pour ſe taire ont réuſſi en parlant ! Les femmes le ſavent mieux que perſonne.

Le Prince vint un jour faire une viſite à une grande Princeſſe qu'il trouva à ſa toilette ; c'étoit une de ces précieuſes, qui, en ſubtiliſant l'amour, anéantiſſent ſon exiſtence : elle ſe faiſoit des mines devant ſon miroir. Neraïr, placé derriére ſon ſiége, y répondit, comptant qu'elles s'adreſſoient à lui. La précieuſe, fort contente d'elle-même, pria Neraïr de lui dire alors comment il la trouvoit. Vous le voyez, répondit-il. La Princeſſe jetta les yeux ſur un coin du miroir ; quel ſpectacle pour la délicateſſe d'une précieuſe ! & quel genre d'approbation ! Tandis qu'elle délibéroit, ſi elle s'éva-

nouiroit, il prit congé d'elle. La précieuse ne pouvoit se cacher l'insolence de Neraïr ; dans le dessein de s'en venger, elle consulta sa Dame d'honneur, femme d'une expérience aquise par des travaux galans : celle-ci pour toute réponse, soutint que le Prince savoit aimer.

Les gentillesses de Neraïr parvinrent bientôt aux oreilles de la Fée des Grelots ; dès-lors elle jetta un dévolut sur sa personne. Il étoit juste, selon elle, que le fils aquittât les dettes du pere ; mais en cette occasion le fils de Zamaïs eut mieux aimé que son Pere fut mort insolvable.

La Fée se montra aux yeux de Neraïr dans un de ces instans favorables, où les Princes ne sont que des hommes, & souvent moins. Grelotine imagina que Neraïr l'avoit appellée : son état prouvoit bien qu'il ne pensoit pas à elle ; car à peine eut-elle commencé son exorde, qui

fut....

fut..... la Fée ne trouva.... ne trouva plus rien dans la perſonne de l'objet de ſes déſirs. Ce prodige s'étoit fait par la puiſſance de la Fée, protectrice du Prince, qui en ce moment avoit par bonheur ſon nez armé de trois paires de lunettes. Grelotine priſe pour dupe, rougit pour la premiére fois de ſa vie, & ſe promit bien de ne plus ſe jouer à la famille de Zamaïs. Elle donna des deux, & partit. Neraïr en eut la jauniſſe, & lui, qui rioit volontiers de tout, n'a jamais ri de cette avanture.

Naſillonne, dont la vue n'étoit pas alors auſſi courte qu'elle le fut par la ſuite, effrayée du péril que le Prince avoit couru, lui fit préſent d'une éguillette enchantée, qui le mettant à l'abri de tout pouvoir ſurnaturel, lui laiſſoit le libre uſage de ſa perſonne. Grelotine ne vit les précautions qu'on prenoit contre elle,

qu'avec un dépit, qu'elle se proposa d'illustrer par ses vengeances.

Neraïr ne voyoit jamais une femme sans en être épris, & ne la perdoit jamais de vue sans cesser de l'aimer. Quelquefois il se piquoit de constance; il avoit alors des assiduités, des soins, des complaisances; il étoit d'une ardeur, d'une impatience de jouir si pressantes, qu'on se faisoit un crime de lui résister. On lui donnoit un rendez-vous; mais toujours quelque obstacle l'empêchoit de s'y trouver, & cet obstacle n'étoit, pour l'ordinaire, que la rencontre de quelque Beauté nouvelle; il oublioit avec cette derniére la premiére & son rendez-vous; l'objet présent étoit le seul aimable à ses yeux.

Avec un tel caractére, le Prince eût bientôt coulé à fond toutes les Beautés de la Cour; il se répandit alors dans la Ville. Il n'y eut pas une

femme qui ne ſe flatât de le fixer: elles y travaillerent toutes ſans ſuccès. La Ville ne lui offrant plus d'objet nouveau, il fit des courſes dans les campagnes.

Une nuit qu'il voyageoit incognito, il fut préſenté à une de ces Bourgeoiſes, qui ſe déplaiſent dans leur état, & dont tous les pas pour en ſortir ſont autant de ridicules.

Comme on le voit, cette femme aimoit les titres & tout l'attirail de la grandeur. Neraïr connut ſon foible, & voulut en profiter. Dès qu'il l'aborda, il eut des reſpects qui auroient fait tourner la tête à toute la Bourgeoiſie de l'univers; auſſi la tête de cette folle n'y tint point. Elle étoit dans une ivreſſe! un raviſſement! une extaſe, qui ne lui permirent pas de voir que le Prince gagnoit du terrein, & n'avoit plus que l'écorce du reſpect! L'imprudent Neraïr s'aviſa de donner alors au

ſilence un inſtant qu'il employoit au dénoûment de ſon intrigue. L'enchantement finit, la Bourgeoiſe tomba des nues, & elle trouva le Prince établi ſur ſes terres. Elle le repouſſa avec violence, en lui demandant d'un ton impérieux, à quel titre il en uſoit ainſi. A titre d'inſolent, répondit-il humblement. La poſture de Neraïr, car il s'étoit remis à ſes genoux, & l'humilité de ſa réponſe, toucherent le cœur de l'inhumaine; elle lui paſſa ſes qualités, & ne le chicana plus ſur ſes prétentions.

CHAPITRE VI.

Départ de Neraïr. Oracle.

LA Reine relevoit de ſa dix-huitiéme couche, lorſque Neraïr, allant lui faire ſa cour, la trouva occupée avec le Roi à parler ſentiment: c'étoit le ſort de Noramide, & mê-

me son pis-aller. Pour Zamaïs, il n'avoit rien de mieux à faire que d'embrasser le Platonisme, & d'en donner des leçons à sa femme, qui n'ayant aucun talent pour la spéculation, s'en tenoit avec humilité à l'usage de ses sens. Zamaïs & Noramide soutenoient leur opinion, & avec un tel feu, chacun défendoit ses propres interêts, qu'ils oublierent, & leurs vapeurs, & leur tristesse; mais Neraïr ne perdit point de vue que toute dissertation l'ennuyoit. Il avoit juré de fuir l'ennui; sur le champ il demanda à l'un & à l'autre la permission de voyager. Il alloit essuyer un refus, lorsque Nasillonne se montra : elle venoit annoncer au Roi qu'il étoit tems que le jeune Prince quittât le Palais de son Pere pour aller remplir ses grandes destinées. La Fée se chargea de mettre Neraïr dans la route qu'il devoit tenir, & sans s'expliquer

davantage, leur recommanda le ſecret.

Zamaïs ſe ſoumit à ce qu'on exigeoit de lui ; mais il ſe reſerva le droit de choiſir, & de donner à ſon fils un Conſeil, qu'il compoſa de douze vénérables Vieillards, tous ſi opiniâtres, & d'un eſprit ſi faux, que jamais l'évidence n'avoit eu de priſe ſur eux. Le Conſeil eut ordre de donner des avis au Prince, d'obſerver ſa conduite, & d'en rendre compte.

Dans l'Empire de Zinzinard, on ne ſe conduiſoit que par le conſeil des Oracles ; jugez comme les affaires de cet Empire étoient gouvernées. Suivant l'étiquette de la Cour, le Prince fut prendre congé de l'Oracle à la mode. On n'ignore pas qu'elle étend ſon empire même ſur les pratiques de Réligion. L'Oracle, grand Charlâtan, guériſſoit toutes ſortes de maladies, & même

la ſtérilité des femmes, pourvu que les maris en fuſſent la cauſe. Il ſe vantoit de prédire l'avenir, & de faire retrouver ce qu'on avoit perdu : de quoi ne ſe vantoit-il pas ? Il répondit à la politeſſe du Prince par ce conſeil : *Aime ſi tu peux*. A la maniére dont votre Déïté s'énonce, lui répliqua Neraïr, les événemens ſeront toujours pour elle : Neraïr tira ſa révérence, & le quitta.

L'Oracle, dont nous parlons, pour s'être expliqué trop clairement, avoit autrefois reçu un échec qui l'avoit un peu décrié. Voici comment la choſe arriva.

Une jeune fille, épriſe d'une paſſion violente pour un homme que ſa famille lui refuſoit, étoit ſur le point d'en épouſer un autre dont elle ne vouloit pas. Dans ce conflit de contrariétés, elle fut conſulter l'Oracle : cette fille ſavoit que tout Oracle eſt intereſſé ; elle paya bien

celui-ci. Il répondit le plus obligeanment du monde, qu'elle épouseroit celui qu'elle aimoit, que toujours amoureux les deux Amans parviendroient à une longue vieillesse, & verroient la cinquiéme génération. Parlez-vous sérieusement, dit la fille transportée ? Oui, sur ma foi. Foi d'Oracle d'honneur, le tout, repliqua-t'il, arrivera comme je vous l'annonce.

Helas ! il en eut le démenti avant les vingt-quatre heures. L'événement, toujours en guerre avec les prophéties faites sous la cheminée, en ordonna autrement. La fille, obligée de céder aux violences de ses parens, épousa, dès le jour même, celui qu'elle haïssoit. Le saisissement qu'elle en eut, la mit peu d'heures après au tombeau, & son malheureux Amant, trop foible pour résister à la douleur de sa perte, se pendit de désespoir. L'avan-

ture fit du bruit. L'Oracle prétendit pour se justifier, que tout cela n'étoit qu'un *qui-pro-quo*, qui ne méritoit aucune attention, & qu'on en voyoit bien d'autres. La crainte d'avoir un jour besoin de la Faculté, l'empêcha, sans doute, d'en dire davantage.

Cependant la réputation de l'Oracle s'en alloit à vau-l'eau. Il fit ses réflexions, & afin de ne plus courir de pareils risques, il prit pour son Chancelier un célébre Faiseur d'énigmes, qui les fabriquoit avec un tel art, qu'elles convenoient à tout: aussi, dès ce jour-là, il fut constant que l'Oracle prédisoit tout ce qui devoit arriver. Il eut la vogue, & fit fortune.

En quittant l'Oracle, Neraïr monta à cheval; par mégarde il en abandonna la bride : Nasillonne, invisible auprès de lui, se saisit de cette bride, & la gouverna. Lorsqu'elle

crut avoir suffisanment engagé le Prince dans le chemin qu'elle vouloit qu'il suivît, elle se retira. Grelotine, dont on se cachoit, mais qui, invisible comme Nasillonne, épioit toutes les actions de la bonne Vieille, avoit pénétré son projet, & pour le faire échouer, dès que la Fée des Lunettes se fut éloignée, elle s'empara à son tour de la bride du cheval de Neraïr, & le mit dans un chemin tout opposé. La Fée des Grelots avoit toujours sur le cœur la métamorphose, qui s'étoit faite sous sa main, de Neraïr en un Zamaïs : pour se venger de ce trait digne du fils d'un tel Pere, elle projetta de renverser les desseins favorables de Nasillonne. Quand Grelotine eut bien égaré le Prince, elle lâcha la bride, & partit.

Lorsque Neraïr fut arrivé au premier gîte, il se ressouvint que le Roi avoit oublié de lui prescrire la route

qu'il devoit tenir : il aſſembla ſon Conſeil, ils étoient douze Conſeillers, il reçut douze avis différens. Chacun, encouragé à ſoutenir le ſien par le ſilence que le Prince gardoit, l'appuyoit par des raiſons qu'il croyoit ſans replique, & qui paroiſſoient erronées à ſes onze Ajoints.

La diſpute alloit dégénérer en querelle, lorſque Neraïr, ordonnant de faire ſilence, déclara à ces opiniâtres, que les ſentimens étant partagés, il ſe réſolvoit le droit de ſe déterminer à l'avenir ; cette action fut un coup de partie : comme il falloit à ces Vieillards un dédommagement à la perte qu'ils ſouffroient, Neraïr leur laiſſa la liberté de fronder ſa conduite, devoir dont ils s'aquitterent avec zéle.

CHAPITRE VII.

La Princesse de Zalador.

POussé par une inspiration secrette, le Prince prit la route de Zalador, où il arriva dans peu de jours. De tous les objets qui se présenterent à ses yeux, Femire, fille aînée du Roi, lui parut seul mériter son attention.

La Princesse de Zalador avoit une figure plus aimable que belle : le désir de plaire animoit toute sa personne jusqu'à la rendre minaudiére. Avec moins de charmes elle eut passé pour sotte, sa coquetterie en étoit la preuve. Quoique Femire ne fut point encore à cet âge, où cette manie ridicule fait tenir une conduite toujours flétrie par le mépris, elle se gouvernoit déja assez mal.

Neraïr auroit cru pécher contre

les bienſéances, s'il ne fût devenu amoureux de la Princeſſe; il s'arrangea donc pour être ſon Amant, & de ſon côté elle prit ſes meſures pour l'écouter. La Princeſſe vouloit de Neraïr, parce qu'il étoit à ſa bienſéance, & Nerair vouloit attaquer la Princeſſe pour déſeſpérer un Rival; car Femire l'ayant reçu à ſa toilette, une grande figure, placée vis-à-vis d'elle comme un miroir, parut au Prince celle d'un Amant bien traité. La Princeſſe n'avoit cependant fait connoiſſance avec lui que de la veille.

Pour ne pas perdre ſon tems, Neraïr prenant un air compoſé, fit à Femire une déclaration qui pouvoit paſſer pour une ſimple galanterie: les coquettes ont le malheur de ne pas ſentir toute la force des expreſſions; la Princeſſe répondit d'une maniére aſſez favorable.

Alors examinant plus attentive-

ment la figure du Prince, elle se sentit émue par un sentiment inconnu; car jusqu'à ce moment elle s'étoit contentée de laisser croire à tous les hommes qu'elle les aimoit, ce qui deshonore un peu plus que d'accorder tout à un seul. Femire rougit & baissa les yeux. J'entens déja les Critiques se récrier. Selon eux, il sera hors de toute vraisemblance que Neraïr ait osé parler, & que Femire ait voulu lui répondre. Mais que l'on considére le caractére de mes Acteurs, & les siécles où ils ont vêcu, tout est dans l'ordre.

Dans les tems héroïques, on alloit en amour d'un train étonnant; si un Héros arrivoit à la Cour d'une Reine, deux heures après le Galant se voyoit couché dans son lit. Après avoir murement réfléchi sur cette matiére importante, voici ce que j'en ai conçu. En ce tems-là on donnoit tout à la nature, & rien aux

formalités ; un Héros rencontroit-il quelque Reine à son gré, par probité il le lui déclaroit, & trouvant sa gloire dans sa reconnoissance, elle le remercioit de ses offres en les acceptant. Depuis ces tems la pudeur est venue avec ces rendez-vous aux Kalendes Grecques, se mêler des affaires de l'Amour, & elle a tout gâté. L'Amour est devenu un art ; on ne fait plus rien que par raison : si l'Amour cesse d'être un folie, il n'est plus un plaisir. Aujourd'hui avant qu'une femme ait satisfait à toutes les bienséances, six années se passent infructueusement, & elle ne se rend plus à son Amant, que quand elle & lui sont guéris de leur passion.

Il est des hommes heureusement nés, qui aquérent de l'expérience sans commettre de fautes, Neraïr étoit du nombre. Il s'apperçut de l'impression qu'il faisoit sur le cœur de Femire pour s'assûrer de sa conquê-

te, & désespérer son Rival, il enchérit sur ses premiéres galanteries. La Princesse ne voulut lui céder en rien, elle étoit coquette, comme je l'ai déja dit; on est aussi-bien avec les femmes de ce caractére la premiére fois qu'on les voit, que la derniére qu'on les quitte. Elle répondit donç au Prince. L'inconnu en fut piqué; contenter à la fois sa Maîtresse & son Rival, c'est une vraie pierre philosophale; mais l'on ne cherche point celle-ci, & l'on feroit bien de renoncer à l'autre.

Ce Rival, qu'il est tems de nommer, s'appelloit Manara, Prince d'Allamir. Il avoit dans sa taille grande & renforcée, assez d'étoffe pour deux corps aussi mal bâtis que le sien. La stupidité étoit peinte dans ses yeux, où rien ne se peignoit. Fourbe, envieux, & comme tous les sots, ennemi du mérite; Manara étoit un de ces hommes à courbet-

tes,

tes, les très-humbles serviteurs de la vertu, avec laquelle ils ne veulent rien avoir à démêler. Il aimoit la Princesse, & son interêt par-dessus tout. La Princesse l'aimoit aussi à titre d'Amoureux, & en conséquence lui trouvoit beaucoup d'esprit, & le citoit à tout propos.

CHAPITRE VIII.

Coquetteries.

MAnara observoit Neraïr & Femire d'un œil inquiet ; tout autre se fut égayé aux dépens du ridicule de la Princesse de Zalador. Elle s'armoit de tous ses attraits pour captiver le Prince de Zinzinard, qui, presqu'aussi coquet que Femire, jouissoit avec transport de l'embarras du Prince d'Allamir.

Fier de sa nouvelle conquête, Neraïr voulut faire celle de son Rival,

& il le prévint. Les douze Cenſeurs blâmerent ſa conduite ; il penſoit bien au cérémonial. Rempli du projet important de faire un confident de ſon Rival, Neraïr ne voyoit que cela. Après bien des ouvertures de cœur, où Neraïr exprima tout ce qu'il croyoit ſentir pour Femire, il pria Manara de vouloir bien l'aider de ſes conſeils, dans le deſſein qu'il avoit de plaire à la Princeſſe.

Le Prince de Zinzinard voyoit avec joie l'état ſouffrant dans lequel il mettoit ſon Rival, & il l'augmenta en le preſſant de répondre. Celui-ci ne cherchoit qu'à s'en diſpenſer ; cependant il s'engagea à ſervir Neraïr auprès de Femire, & il ſe promit à ſoi-même de n'en rien faire. Fondé ſur ce que Neraïr ſe permettoit d'être ſincére, il crut pouvoir être faux ; cela eſt conſéquent.

Il exagéra le déſir extrême qu'il avoit de lui être utile, il tourna ſes

phrases, verbiagea & loua Neraïr : les gens d'esprit mettent tout ce qu'ils en ont dans la conversation, les sots mettent le leur dans la conduite ; aussi les gens d'esprit sont-ils toujours la dupe des sots. Manara avoit si bien composé son visage avant de répondre, son air fut si naturel lorsqu'il parla, que Neraïr le crut bien intentionné.

Le Prince d'Allamir, pour donner à son Rival la preuve d'un attachement sans reserve, commença par lui sacrifier Femire. Il avoit exagéré les charmes de la figure de la Princesse, & les qualités de son cœur & de son esprit ; un éloge si pompeux fut reduit à rien.

Le Panégiriste avoit dit qu'elle se respectoit, & puis je ne sais comment il se trouva qu'à lui faire grace, elle n'étoit qu'une coquette, qui se jettoit à la tête du premier venu. Que n'avoit-il pas dit de son esprit ?

Il foutint peu après qu'elle n'avoit que de la mémoire, fouvent même s'émancipoit-elle jufqu'à ne favoir ce qu'elle vouloit dire. Selon lui, Femire ne devoit la fraîcheur de fon teint qu'à la magnificence qu'elle avoit de fe donner tous les matins un vifage nouveau ; enfin, efprit, figure, caractére & conduite, tout en elle n'étoit que fauffeté.

Par fes airs affectueux, Manara avoit fait donner Neraïr dans le panneau ; mais il ne fut pas l'y retenir. Le panégirique à contre-partie qu'il venoit de prononcer, fit connoître fon caractére. Lorfque le Prince d'Allamir eut fini, il demanda à Neraïr s'il perfiftoit dans fon deffein. Celui-ci n'avoit garde d'y renoncer.

Les deux Princes fe rendirent le foir au Palais, on fe mit au jeu. Neraïr, autant pour plaire à la Princeffe, que pour embarraffer fon Rival, fe fervit de tous les agrémens de

ſon eſprit. Quelquefois il feignoit de regarder miſtérieuſement Femire, qui, prenant toutes les actions de Neraïr comme autant de démonſtrations involontaires de ſa paſſion, pour en exprimer ſa joie & en marquer ſa reconnoiſſance à ſon Amant, fixoit des regards tendres ſur ſon Rival. Une coquette veut toujours aquérir & ne rien perdre; ſans doute que le premier conquérant ſortit des flancs de la premiére coquette. Mais Neraïr, qui s'apperçut des ménagemens de la Princeſſe, ſe promit de les déranger, & de tirer une vengeance éclatante de l'affront qu'on lui faiſoit.

Avec quelque adreſſe que Femire ſe conduisît, le Prince d'Allamir ne put ſe cacher que ſon cœur lui échappoit. Affligé de cette perte, il chercha des conſolations dans la mauvaiſe foi, qu'il aſſocia à ſon habileté pour le jeu. Il eſt rare que la ſociété

de deux perſonnes qui s'aiment, y proſpére, tandis qu'ils s'occupent de leur amour, un tiers met pour l'ordinaire leurs diſtractions à profit. Manara donnoit toujours, & conſervoit toujours la primauté. Il faiſoit des vols de campagne ; quand il gagnoit, on le payoit deux fois. Avoit-il la complaiſance de perdre, il ne payoit point. Femire & Neraïr s'apperçurent, vers la fin de la partie, des arrangemens de cet habile joueur, ils compterent après lui.

Tant de mauvais procédés devoient offenſer Manara ; Neraïr y mit le comble, en le priant de parler à Femire, & il ſortit pour lui en fournir l'occaſion. Femire en profita ; fauſſe, comme toutes les coquettes, elle s'égaya en plaiſanteries ſur Neraïr, afin de diſſiper les craintes de ſon Rival, qui de ſon côté dans un demi quart-d'heure, jetta les ſemences de vingt brouilleries.

A l'entendre, Neraïr n'étoit qu'un fat enorgueilli d'un très-petit mérite, & qui se croyoit l'idole des femmes. Femire se sentoit du goût pour Neraïr; elle pensa, & avec raison, que Manara vouloit la désigner. Irritée contre le Prince de Zinzinard, elle traita le Prince d'Allamir avec la derniére dureté.

Aussi-tôt Femire s'enferma dans dans son cabinet; tout ce qui déplaît au sexe, le rend malade. Elle crut avoir mal à la tête, & elle chargea sa Gouvernante de dire aux Princes, que se trouvant indisposée, de la journée elle ne verroit personne. Neraïr arrivoit au moment qu'on s'aquittoit des ordres de la Princesse; une si subite indisposition lui parut suspecte.

La Princesse ne pouvoit cependant se persuader que Neraïr fût coupable, & cherchoit à le justifier. Dans le compte qu'elle se rendit de

ſa propre conduite, elle examina celle de ſon Amant, & fit repaſſer ſous ſes yeux toutes les circonſtances qui avoient accompagné ſa préſentation. Ces circonſtances tenant à d'autres, elle ſe rappella le maintien jaloux de Manara : ce ſouvenir lui donna quelques ſoupçons, qui ſe convertirent preſqu'en certitude, lorſqu'elle péſa toutes les expreſſions du délateur. C'étoit un crime d'avoir voulu deſſervir Neraïr ! A tout hazard, Femire conclut que Manara n'étoit qu'un perfide. Il donnoit à ſa perfidie le beau nom de politique, fondé ſur ce qu'il étoit Prince. Manara n'eſt pas le premier qui ſe ſoit mépris à ce point ; tout fourbe ſe croit un habile homme.

La derniére idée que Femire venoit d'avoir, lui rendit la ſanté ; ſur le champ elle prit ſon parti, & paſſa chez le Roi, où elle trouva Neraïr

comme elle le défiroit, & à l'inftant il fut juftifié.

Le Prince de Zinzinard aborda Femire avec cet air libre & ferein que donne l'innocence : pour Manara, il refta fixé à fa place, tant il fut troublé du peu de fuccès de fa perfidie. L'attention des deux Amans fur lui augmentant fon embarras, il fortit pour le faire ceffer.

CHAPITRE IX.

Fonctions & prérogatives des Gouvernantes.

LOrfque la Princeffe fut de retour dans fon appartement, fa Gouvernante, qui n'étudioit fes goûts que pour les fervir, la voyant écouter avec plaifir le bien qu'on lui difoit de Neraïr, fe perfuada qu'elle fe fentoit de l'inclination pour lui. Cette habile femme tour-

na Femire de tant de façons, qu'elle lui arracha ſon ſecret.

Femire, qui croyoit n'en avoir point fait aſſez pour apprendre au Prince qu'il étoit aimé, dans le deſſein de lui faire une petite agacerie de plus, prit la plume pour lui donner un rendez-vous. Enſuite ne ſachant comment s'y prendre, elle ſe mit à pleurer. La Gouvernante, en eſſuyant ſes larmes, lui dit avec tendreſſe : Eh bien, ma chere Reine! vous l'aimez, quel mal! on ne ſe laiſſe pas mourir pour cela. Il n'y a qu'à lui donner un rendez-vous. J'y penſois, ma bonne, répondit Femire. Votre Alteſſe a raiſon, repliqua la Gouvernante, c'eſt le ſeul parti qu'elle puiſſe prendre avec décence ; car la Gouvernante la prêchoit toujours.

De Gouvernante à Commode il n'y a que la différence de nom ; celle-ci, la plus habile femme de l'uni-

vers pour arranger une partie galante, avoit une passion si aveugle pour sa chere Eléve, que depuis l'aveu de Femire, elle trouvoit le Prince d'Allamir le Prince de la terre le plus ridicule. La veille il étoit le modéle des perfections. Jamais on n'a vu du même homme deux portraits si dissemblables; ils étoient cependant tous deux de la main de l'interêt: le point de vue fait tout.

Jalouse des prérogatives de sa charge, elle résolut de servir l'amour de la Princesse; un regard jetté sur ses propres interêts, lui persuada que si Neraïr pouvoit lui avoir des obligations, sa fortune seroit établie sur une base inébranlable. Elle partit de la main, & parcourut tant de fois les appartemens, qu'enfin elle rencontra le Prince de Zinzinard. Elle l'aborda, & dans la conversation qu'elle eut avec lui, elle ne lui parla que de son attache-

ment pour la Princeſſe, & des ſoins qu'elle s'étoit donnée pour ſon éducation.

Femire avoit fait ſa confidence à la Gouvernante, par émulation Neraïr lui fit la ſienne. Un diamant, qui du doigt du Prince paſſa à celui de cette femme, donna les derniers coups de pinceau à l'admirable portrait du Prince.

Le zéle de la Gouvernante avoit des aîles quand l'interêt lui donnoit l'eſſor. Elle apprit donc au Prince l'amour de Femire pour lui, il feignit d'en douter ; mais la Gouvernante inſiſta, & ſe fâcha du peu de juſtice qu'il rendoit à Femire. La Duegne le quitta, & fut jouer ſon rôle auprès de la Princeſſe.

Après quelques pourparlers & quelques allées & venues, la Gouvernante, qui excelloit dans l'art d'abréger le cérémonial, perſuada à la Princeſſe de voir ſon Amant en

ſecret. Croyez-moi, Madame, ajoûta-t'elle, les Courtiſans ſont plus incommodes par leur curioſité que par leur ambition, il faut éviter leurs regards. Votre conduite eſt ſage, on ne lui rendoit pas juſtice, un rendez-vous nocturne peut tout concilier.

La Gouvernante ſe chargea de prendre des arrangemens avec le Prince, & il ſe trouva au rendez-vous à l'heure marquée.

Cette femme, qui ſavoit ce qu'on doit aux perſonnes d'un rang éminent, pour ôter au Prince tout ſoupçon qu'elle ſe défiât de lui, le laiſſa ſeul avec ſa chere fille, & fut s'enfermer dans un cabinet éloigné.

CHAPITRE X.

Vengeances de Néraïr.

NEraïr s'étoit ſouvenu du rendez-vous ; mais on ne ſe ſou-

vient pas de tout : il oublia qu'il étoit amoureux, parce qu'il ne put oublier que Femire étoit une franche coquette, & par une inconséquence & un défaut de mémoire, que je n'ai garde de justifier, n'alla-t'il pas jusqu'à imaginer que Femire avoit une passion effrénée pour le Prince d'Allamir, & qu'elle la cachoit à celui qui l'avoit fait naître. Je ne conçois pas mon Héros ; pouvoit-il penser qu'une femme donne la nuit un rendez-vous à un homme pour entendre parler d'un tiers absent ? Il avoit une étrange idée des coquettes.

Rien, selon Neraïr, n'égaloit le plaisir de mortifier une femme de ce caractére ; il plaida donc la cause de Manara, Femire ne devoit pas s'y attendre : pour en marquer sa surprise, elle assura qu'elle haïssoit le Prince d'Allamir. J'ai lu dans les regards de Manara qu'il vous adore,

repliqua Neraïr, vous avez souffert ses assiduités, vous ne pouvez le haïr. Dites plûtôt, Madame, que vous avez de l'amitié pour lui : on entend assez ce que ce langage veut dire.

Elle ne pouvoit cependant ajuster dans sa tête tout ce qu'avoit fait Neraïr pour lui plaire (car les coquettes s'exagérent volontiers les soins qu'on leur rend) & tout ce qu'il disoit pour servir son Rival. Dans ce combat d'idées contradictoires, d'abord elle le crut fou, il en étoit quelque chose ; ensuite elle pensa qu'il étoit jaloux, il n'en étoit rien. Cette derniére pensée lui paroissant la plus convenable à la dignité de femme, elle s'y arrêta avec complaisance. Si l'Amour, dit-elle à Neraïr, est la recompense du mérite aimable, le Prince d'Allamir n'a nulle prétention sur personne, & si je l'aimois, vous ne seriez point ici à l'heure qu'il est.

Il ne tenoit qu'à Neraïr d'entendre Femire, il le vit avec étonnement ; alors, revenant comme d'un ſonge, que la confidence de la Princeſſe venoit de diſſiper, il eut quelque reminiſcence qu'il étoit amoureux. Mais monté ſur le ton plaiſant, il ne voulut point en deſcendre ; la plaiſanterie avoit pour lui des charmes plus puiſſans que ceux de Femire.

Les argumens inſenſés du Prince permettoient à la Princeſſe de s'en offenſer, & elle uſa de ce droit. Il regne une certaine familiarité dans les entretiens nocturnes, qui la mit à portée de dire à Neraïr qu'il étoit fort ridicule ; il ſe récria contre cette injuſtice. La diſpute alloit s'échauffer ; peut-être auſſi que par les ſoins de l'officieuſe Gouvernante, qui alors ſe montra, la querelle eût fini par un raccommodement ; mais cette obligeante perſonne venoit avertir la Princeſſe que le jour paroiſſoit.

roiſſoit. On mit Neraïr à la porte, comme il méritoit d'y être. Je ne vois pas le mot pour rire à la conduite de mon Héros. Son amour pour un fort ſot amuſement, lui faiſoit perdre des plaiſirs préférables. Qu'on me mette à ſa place, & je ne plaiſanterai point.

La Gouvernante conſola la triſte Femire, qui ſe déſeſpéroit d'avoir fait infructueuſement une demarche contre ſon devoir. La Princeſſe oublia que la Gouvernante la lui avoit conſeillée, & la Gouvernante ſe mit à pleurer, de peur que la Princeſſe ne s'en reſſouvînt.

Femire ſe coucha dans la réſolution de ne plus voir Neraïr, elle s'endormit ſur cette penſée, & s'éveilla ſur une autre, ce fut le deſſein de donner un nouveau rendez-vous au Prince de Zinzinard ; la Gouvernante applaudit à ce projet, car elle avoit un goût décidé pour les ren-

dez-vous : auſſi ſe chargéa-t'elle de conduire cette importante négociation.

Neraïr vint faire ſa cour à la Princeſſe, elle le reçut froidement; l'air froid améne à tout, à la rupture & au raccommodement, il conſerve la liberté du choix. Guindée ſur le ſommet de la grandeur, Femire ne répondoit que par monoſillables aux diſcours du Prince de Zinzinard. Lorſque Manara parut, l'air riant que prit Neraïr, déplut à Femire. L'indifférence qu'on a pour ſes Rivaux, eſt toujours aux dépens de l'amour qu'on doit à ſa Maîtreſſe. La Princeſſe avoit raiſon de le penſer ainſi; elle vouloit avoir de bons procédés avec le Prince d'Allamir; mais convenoit-il que Neraïr le traitât auſſi-bien? Non.

Celui-ci avoit appris de l'officieuſe Gouvernante, tout ce que Manara avoit fait pour le perdre dans

le cœur de Femire. La reconnoiſſance eſt un devoir indiſpenſable. Neraïr pour remplir ce devoir à l'égard de ſon Rival, le tirant en particulier dès qu'il en eut la liberté, lui reprocha de lui avoir laiſſé ignorer ſa paſſion pour Femire. Le politique Manara nia qu'il eût jamais penſé à elle, & Neraïr lui affirma que dans une converſation qu'il avoit eue avec la Princeſſe, il s'étoit apperçu qu'elle l'aimoit à la folie. Manara ouvrit alors de grands yeux, & redreſſant fiérement la tête, ſe crut adoré; car juſqu'à ce moment il n'en avoit eu que les ſimples ſoupçons que lui donnoit la connoiſſance de ſon propre mérite.

Manara ne quitta plus l'objet de ſa tendreſſe, & il ſe rendit inſupportable par ſes empreſſemens fades. Ils n'étoient cependant odieux à Femire, qu'autant qu'ils lui dépeignoient vivement les froideurs de Neraïr;

car d'ailleurs, la Princeſſe vouloit bien aimer Manara en ſecond : cet uſage galant, qui ſert également bien la foibleſſe des Amans & les plaiſirs des Amantes, commençoit alors à s'établir.

Enfin, le moment de s'expliquer étant arrivé pour le Prince d'Allamir, il s'embarqua dans le long exorde d'une déclaration. Les Princeſſes ſont en poſſeſſion de faire les avances, perſonne ne l'ignore. La Princeſſe de Zalador trouva donc mauvais que Manara voulût empiéter ſur ſes droits, & pour s'y maintenir, elle lui ordonna de ſe taire & de fuir ſa préſence ; il fallut obéir.

Tandis qu'il ſe comportoit ſi galanment, la fidéle Gouvernante cherchoit Neraïr qu'elle trouva. Après lui avoir fait des repréſentations reſpectueuſes, ſur ſon indifférence pour la Princeſſe, il fut arrêté que le Prince ſe trouveroit une

heure après le coucher du Roi, à l'entrée d'un coridor ſecret, qui menoit à l'appartement de Femire. Neraïr eut l'exactitude qu'on exigeoit de lui.

CHAPITRE XI.

Avanture inopinée.

COntent de s'être vengé des coquetteries qu'on avoit faites à Manara, il brûloit de l'impatience de ſe trouver aux genoux de la Princeſſe, quand tout-à-coup une porte s'ouvrit. Cette avanture parut au Prince digne de ſon courage. Il entra dans un appartement, galamment meublé; c'étoit celui de Zaimé, Fille d'honneur de la Princeſſe, & ſa Favorite.

Cette fille étoit née avec quelque beauté, qui dépériſſoit à vue d'œil, & ce dépériſſement lui don-

noit une telle vertu, que malheur aux femmes qui avoient quelque foiblesse, Zaimé le déchiroit avec ce zéle violent, qu'une figure passée inspire contre la beauté dans toute sa fraîcheur. Ce zéle alloit jusqu'à donner des Amans à celles qui n'en avoient jamais voulu avoir; mais Zaimé donnoit aussi libéralement des Amans aux autres femmes, qu'elle se donnoit elle-même à tout le monde.

L'air de respect flate encore plus les personnes qui s'en sont renduës indignes par leur conduite, que celles qui le méritent par leur vertu. Le Prince fit à Zaimé le salut le plus profond. Elle avoit de ces pudeurs savantes, qui s'effarouchent d'un péril imaginaire, & ne cessent de crier, qu'elles ne l'ayent rendu réel: on devine bien pourquoi. Elle eût donc voulu crier; mais la porte de son appartement, ouverte à une

heure ſuſpecte, dépoſoit contre elle, & la proximité de celui de Femire, qui eût accouru, ne lui permettoit pas ces gentilleſſes vertueuſes. Elle prit le parti de ſe taire, & le Prince celui de parler. La connoiſſance du caractére de la prude dicta à Neraïr ce qu'il avoit à lui dire.

Zaimé, prude en apparence, étoit vaine ſans le paroître, & quelques vérités humiliantes, que lui dit ſon miroir, elle penſoit qu'on ne pouvoit la voir encore ſans en être épris. Elle eût déſiré de perſuader qu'elle étoit ſage, en dépit du monde, qui en enrageoit ; mais elle enrageoit elle-même que le monde n'en crût rien. Zaimé fut touchée du diſcours du Prince, l'heure de l'entendre étoit commode, les médiſans dormoient.

La Fille d'honneur ne répondoit point, elle ne vouloit pas refuſer le

Prince, ce qui eût été malhonnête ; elle ne vouloit pas aussi l'accepter, le cérémonial de la pruderie s'y opposoit. Que vouloit-elle donc ? Elle cherchoit un temperament qui conciliât l'interêt de sa gloire avec celui de ses plaisirs.

Le silence de Zaimé fut pour Neraïr un nouvel aiguillon, qui le pressa d'attaquer cette charmante avec plus de témérité. Mille moyens échouent contre une coquette, tous réussissent avec la prude.

Bien des femmes pensent qu'une certaine ignorance enfantine les rajeunit, & donne au monde une haute idée de leur innocence. Zaimé étoit dans ce sistême ; elle feignit de ne point entendre Neraïr ; il eut pitié de son ignorance, & il se servit d'expressions qui ne permirent plus à Zaimé d'ignorer la nature de sa demande, tant elle étoit en termes clairs & précis. D'abord elle assura

le Prince qu'elle ne l'entendoit point contradictoirement ; ensuite, trouvant fort insolent à lui d'oser parler de la sorte, elle lui demanda avec hauteur pour qui il la prenoit : pour une Fille d'honneur, répondit-il froidement. Cette réponse renfermoit un éloge ou une satire ; mais dans les circonstances présentes, tout invitoit Zaimé à la prendre en mauvaise part. Elle s'en irrita, & le Prince, pour l'appaiser, lui tint le propos suivant :

„ Pourquoi les expressions de „ mon amour vous offensent-elles ? „ Si vous ne m'entendez pas, c'est „ vouloir m'insulter que de donner „ des interprétations criminelles à „ mes discours. Zaimé, vous ne me „ croyez coupable, que parce que „ vous êtes injuste.

Zaimé avoit la conscience trop timorée, pour juger en sa propre cause ; elle s'abstint de décider. Ne-

raïr profita de ſon ſilence, & revient à ſa premiére demande.

La premiére penſée d'une Fille d'honneur eſt de ſe rendre, ce fut la derniére de Zaimé. Elle fermoit déja la porte de ſon appartement; lorſqu'une main plus vigoureuſe la repouſſa. Un inconnu entra, l'antichambre étoit ſans lumiére, Zaimé ne put le reconnoître, ni l'arrêter. Il pénétra dans la piéce où ſe trouvoit Neraïr; cet inconnu étoit un Page diſcret, Amant anonime, que la Fille d'honneur avoit mis de part dans ſes plaiſirs.

CHAPITRE XII.

Deux & un font trois.

LE Page prit le haut ton, & le Prince l'octave au-deſſus. Zaimé, qui liſoit dans les regards du Prince, s'en approcha, & lui dit à

voix basse : "Monseigneur, ne me
„ perdez pas, cet homme & moi
„ sommes mariés secrétement. Ensuite, passant du côté du Page :
„ Mon cher ami, lui dit-elle à l'oreille, le Prince de Zinzinard attendoit chez moi le moment de
„ voir la Princesse ; si vous faites du
„ bruit, c'est fait de vous. Ces deux avis, donnés si à propos, remirent la concorde entre les deux Rivaux, mais un troisiéme arriva. Rendons compte de ce grand événement.

Lorsque le Prince avoit trouvé la porte de l'appartement de Zaimé ouverte, il étoit entré à la place du Page qu'on attendoit, & qu'on crut recevoir. Les Pages s'amusent de tout & par-tout. Celui-ci, le plus grand baguenaudier de son tems, avoit laissé passer l'heure de son rendez-vous ; il vint trop tard, & celui qui devoit le remplacer, arriva trop tôt.

La malheureuse Zaïmé étoit outrée de tant de méprises ; mais le Prince, entousiasmé de ce qu'il voyoit, rioit sur les cinq voyelles, & c'est, peut-être, la premiére fois qu'il ait ri avec quelque raison.

Le Page & le dernier venu se regardoient avec étonnement, & Zaimé baissoit les yeux. Pour finir tragiquement cette scéne comique, elle eût pu se trouver mal ; mais le moyen ! Mille inconvéniens pouvoient en résulter. " Vous convien-
,, drez au moins, dit Neraïr, en s'adressant à la Fille d'honneur, que
,, celui-ci est votre Amant ; il montroit le dernier venu. " Comment, dit le Page, touché de l'oubli du Prince, " & moi, que suis-je donc ?
,, Pour vous, dit le Prince, en inclinant la tête, quoique votre rôle
,, soit ici un peu subalterne, on vous
,, doit du respect, vous êtes le mari.
,, Eh ! qui vous a dit, Monseigneur,

„ que je fois fon mari ? C'eft Made-
„ moifelle, répondit le Prince de
Zinzinard, en montrant Zaimé, fort ftupéfaite de tant d'éclairciffemens. " Il eft vrai, reprit le Page,
„ que je l'avois époufée de la main
„ gauche, & pour la huitaine, en
„ attendant la conclufion d'un au-
„ tre mariage, que j'ai déja ébau-
„ ché. Et vous, Monfeigneur, demanda à fon tour le Page au Prince,
„ que faites-vous ici ? je vous fup-
„ plie de me le dire. Je fuis, répon-
„ dit-il, un de ces Dieux à machine,
„ qu'on ne voit qu'au cinquiéme
„ acte : je m'appelle Dénoûment.

Au milieu de cette fcéne à quatre Perfonnages, un cinquiéme fe montra, qu'on n'attendoit point, mais dont on devoit craindre l'arrivée. La Princeffe parut à une porte, qui communiquoit de fon appartement à celui de Zaimé. Femire venoit confier à fa Favorite les cha-

grins que lui causoit le mépris de son Amant ; car la donneuse de rendez-vous étoit disgraciée, comme elle le méritoit.

Neraïr n'eut jamais de plus grande joie, que celle de voir arriver la Princesse. Uniquement occupé de la surprise, dont elle seroit frappée, lorsqu'elle apprendroit les prodiges de vertu de sa Favorite, il ne pensa point à la part que Femire devoit y prendre pour elle-même. Neraïr s'approcha de la Princesse, & lui raconta de point en point tout ce qui s'étoit passé. Elle trouva le conte peu plaisant, & n'en rit point ; mais Neraïr, qui en fut surpris, lui demanda la raison de son indifférence à cet égard : dernier oubli de la part du Prince.

La Princesse ne fit aucun reproche à Neraïr ; on se sépara. Femire se consola de la perte du Prince de Zinzinard, quoiqu'elle regrettât un

peu le plaisir d'avoir deux Amans à la fois, & Zaimé se promit bien de ne plus chicanner personne sur les expressions; car ce mauvais incident avoit fait tout le mal.

Femire avoit encore un peu de réputation pour Zaimé, bien plus avancée qu'elle n'en avoit point du tout; aussi, pour détruire les bruits de son avanture, qui fut publique par l'indiscrétion du Page, elle continua à faire des histoires sur tout le monde, & même sur sa Maîtresse; mais depuis il fut constant, que tout colet monté médisant a, tout au moins, trois bonnes fortunes par nuit.

Quant au Prince d'Allamir, Femire l'épousa, en considération de son imbécilité, & c'est à elle qu'on doit l'heureuse découverte, que dans le choix d'un mari, un sot est préférable à un homme d'esprit, & depuis ce mariage, les progrès de la

Princesse furent tels en galanterie ; que bientôt on lui vit mener quatre affaires de front, & véritablement cela faisoit un fort beau coup d'œil.

La Cour de Zalador ne promettant plus à Neraïr de nouveaux amusemens, il en partit : quelque charmante que Femire fût, il s'en éloignoit sans peine. La coquetterie est un art inventé par la fausseté, dont le mépris est la recompense. Eh ! qui peut regretter une coquette ! On n'a point avec elle cette douce preuve d'amour, qu'on reçoit à chaque instant des peines de ses Rivaux ; leur laisser l'espérance, c'est commettre une infidélité.



LIVRE

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Contradiction.

AU ſortir des Etats de Zalador, Neraïr vit la Cour de Zorandel, dont il fut chaſſé par l'ennui. Ayant oui parler de la Reine de Floradain, comme d'une beauté accomplie, il prenoit la route de ſes Etats, lorſqu'il tomba dans l'embuſcade de Manedakou, Reine de Mariſan.

L'ordonnance du viſage de Manedakou paroiſſoit être l'ouvrage du caprice ; du jeu irrégulier de ſes traits, réſultoit une phiſionomie folle. Sa bouche avoit-elle quelquefois la témérité d'ébaucher un ſourire, ſes yeux s'allumoient du feu de la colére. La Reine avoit voulu

rire, n'en ayant pas eu le tems, elle s'étoit fâchée.

Manedakou, avec un grand amour & un grand talent pour la diſpute, n'étoit jamais de l'avis de perſonne, & ne prétendoit pas même qu'on fût du ſien. Cette paſſion l'avoit engagé à tranſporter le ſiége de ſon Empire dans le paſſage le plus fréquenté de ſes frontiéres, afin de ſe mettre à portée de diſputer à tous venans. Elle vouloit avoir toujours la raiſon dans ſon parti, & pour prouver qu'elle s'y trouvoit, Manedakou s'étoit fait le principe que toutes les propoſitions ſont vraies, quand elles ſont en bonne main. Lui cédoit-on par déférence, indignée d'une victoire facile, elle prenoit la cauſe abandonnée, & la ſoutenoit contre le ſentiment qu'elle avoit défendu; mais la diſpute lui devenoit quelquefois ſi odieuſe, que ſes Courtiſans diſputans ſe trouvoient diſgra-

ciés. La Cour de Manedakou étoit orageuſe ; le caprice y regnoit avec elle. Un caractére auſſi difficile convenoit peu à Neraïr.

Impatiente d'en venir aux mains avec lui, elle le queſtionna ſur ſes voyages : il eût bien voulu ſe diſpenſer de lui en rendre compte. D'abord il parla de la Cour de Zalador, dans les termes les plus convenables. La Reine de Mariſan l'écoutoit avec attention : quand il eut fini : " Je ſuis étonnée, dit-elle, de „ tout ce que vous m'apprenez de „ cette Cour ; ce que j'en ai enten- „ du, ne reſſemble en rien aux dé- „ tails que vous en faites. Ils ſont „ vrais cependant, affirma le Prin- „ ce. Vous le croyez, répondit-elle. „ J'aſſure Votre Majeſté, repliqua „ Neraïr, que le tout eſt au pied de „ la lettre. Vous vous trompez, „ reprit-elle. Comment puis-je me „ tromper, inſiſta Neraïr ? j'ai vu

„ tout ce que j'ai l'honneur de dire
„ à Votre Majeſté. Je vous crois
„ de bonne foi, ajoûta la Reine ;
„ mais vous ſavez que tout le mon-
„ de n'a pas le don de voir les objets
„ tels qu'ils ſont. Le Prince, em-
porté par le zéle de la vérité, aſſura
que ſes yeux le ſervoient fidélement.
Quelle preuve en avez-vous, de-
manda la Reine, qui n'en vouloit
rien croire ? Celle que Votre Majeſté
a pour elle-même, repartit Neraïr.
Quel compte ! s'écria Manedakou,
les Rois ne ſe trompent jamais : nous
ſommes organiſés différenment que
le vulgaire, & quand vous regne-
rez, vous ne ſerez plus le même.

Pour prouver au Prince qu'elle
avoit raiſon de le contredire, elle fit
alors, à ſa maniére, un récit tout
différent. Votre Majeſté a-t'elle vu
la Cour de Zalador, dit Neraïr ?
Non, répondit Manedakou ; mais
je ſais de bonne part ce qui s'y paſ-

ſe.... Eh! qui a ſi mal inſtruit Votre Majeſté, queſtionna le Prince? Les Rois ne ſont comptables de leur ſentiment & de leurs actions à perſonne, répondit la Reine, avec un air où il y avoit plus d'aigreur que de dignité. Cette prérogative eſt commode à ceux qui ne pourroient rendre raiſon de leur conduite, repliqua le Prince. La Reine prétendoit qu'il lui manquoit, & je le crois; il s'en défendit & s'excuſa. Elle rejetta ſes excuſes, & ſe mit à crier à tue tête. Neraïr, avec beaucoup de reſpect, ſe boucha les oreilles & garda le ſilence, bien réſolu de n'avoir plus rien à démêler avec cette Pigriéche couronnée. Une pareille marque de ſoumiſſion la toucha peu, & pour le faire rentrer en lice, elle lui demande comment il avoit trouvé la Princeſſe de Zorandel? Neraïr étoit forcé de répondre; la vérité ne lui avoit pas réuſſi; il eſpéra que le

menſonge auroit un meilleur ſort. La Princeſſe de Zorandel, dit-il, eſt la plus aimable du monde, pleine d'eſprit & d'agrémens." Grand „ Dieu, quelle erreur! interrompit „ Manedakou, c'eſt la plus ſotte „ Princeſſe qu'il y ait dans l'univers. „ Je l'avois oublié, repartit Neraïr, „ qui entrevoyoit un moyen d'être „ toujours d'accord avec la contrariante Manedakou. On m'a dit, „ reprit-elle, que la Princeſſe étoit „ ſotte; mais à la vérité, ce ſont des „ ſots de qui je le tiens. Je lui crois „ de l'eſprit. Je lui en crois auſſi, „ répondit le complaiſant Neraïr. „ Sur quoi fondé, interrogea la Reine? Fondé ſur ce qu'elle n'eſt pas „ ſotte. Mais, pourſuivit la Reine, „ ce que vous dites là n'eſt pas une „ raiſon. Savez-vous ce que c'eſt „ qu'une ſotte? Il alloit repliquer; on l'apprend en vous voyant. Mais par reſpect, il définit la ſotte, une

perſonne vaine de l'eſprit qu'elle n'a point. " Vous n'y êtes pas , dit la
„ Reine , une ſotte eſt.....atten-
„ dez... la... c'eſt une... cela eſt
„ difficile à exprimer, mais je m'en-
„ tens... Ah ! j'y ſuis ; une ſotte
„ eſt une bête. Fort bien , s'écria
„ le Prince , qui ſe mordit la lévre pour s'empêcher de rire , " votre
„ définition eſt la meilleure. Pour-
„ quoi, demanda Manedakou ? Par-
„ ce que Votre Majeſté a plus d'eſ-
„ prit que perſonne. La Reine vit, avec étonnement & chagrin, que ſa vanité la condamnoit à être de l'avis de quelqu'un. Pour ne pas y donner cependant un conſentement qui eût force de loi, elle garda un moment le ſilence, que peu après elle rompit ainſi : " En vérité, Prin-
„ ce, vous êtes d'un caractére trop
„ difficile, je n'aime ni la contradic-
„ tion, ni les épilogueurs : ſi je vous
„ ſuis bonne à quelque choſe, par-

„ lez ; l'heure du conſeil m'appelle, „ nous ne ſommes pas faits pour „ nous voir, adieu.

CHAPITRE II.

Deuil & joie.

LE Prince de Zinzinard fut ſi étonné de l'adieu de la Reine de Mariſan, qu'il n'oſoit ſe croire délivré du nouveau genre de perſécution qu'il venoit d'éprouver. Dans l'inquiétude que le caprice qui le banniſſoit, ne le rappellât, il précipita vers le Floradain ſa marche, que la rencontre de Manedakou avoit interrompue.

Nira, Reine des Floradains, âgée, tout au plus, de vingt ans, avoit de la beauté, & tout l'éclat de la premiére jeuneſſe. Les graces de ſa perſonne auroient ſeules inſpiré de l'amour. La douceur de ſon eſprit éga-

loit celle de son caractére. Il recevoit vivement l'impression des objets ; mais ces impressions n'étoient que passagéres : aussi accusoit-on la Reine de légéreté ; un rien la faisoit rire, & le seul nom du Roi faisoit couler ses pleurs. D'ailleurs, bonne femme, elle pardonnoit tout, hors l'ennui.

A seize ans, elle avoit perdu Lentos son mari. Le Public vouloit qu'il fût mort d'un accès de jalousie bien fondée ; mais la Reine, qui ne le vouloit pas, s'affligea, pour donner un démenti au Public ; se persuadant alors que son affliction la rendoit illustre, elle la prolongea, moitié par habitude, moitié par ambition.

Depuis quatre ans, Nira donnoit réguliérement tous les jours six bonnes heures aux regrets de la perte de son Mari, & le reste du tems à l'oublier. Ceux qui la voyoient rire, ne pouvoient penser qu'elle connût la

douleur ; ceux qui la voyoient pleurer, croyoient qu'elle ne ſavoit faire autre choſe.

L'appartement de la Reine étoit tendu de noir, & les crêpes enveloppoient ſa perſonne. Les envieuſes, toutes les femmes, aſſuroient qu'elle ne conſervoit ces marques de triſteſſe que par coquetterie. Elles ſe trompoient cependant, quoique Nira ſe fût bien apperçue que le deuil lui ſioit.

Neraïr fut reçu de la Reine comme il le devoit être ; plus il la conſidéroit, plus il ſe ſentoit un déſir preſſant de lui faire oublier ſon Mari. Nul, avant Neraïr, n'avoit oſé attaquer une vertu défendue par tant de voiles funébres ; il ſe promit d'avoir cette gloire.

Quand on cherche à plaire, & qu'on eſt heureux dans le choix des moyens, on y réuſſit toujours. Le Prince étudia le caractére de la Rei-

ne ; bientôt il en connut le foible, il adopta les goûts de Nira, & ne s'en fit point un mérite.

Neraïr jouoit l'indifférent ; je pense qu'il ne se gênoit guéres : à force de paroître tel, la Reine s'en offensa ; c'étoit quelque chose, & le titre d'insensible, lui valut celui d'insupportable ; ce fut beaucoup. Neraïr s'apperçut de ce progrès, & dans l'attente d'un bonheur, qui pouvoit ne pas venir, il prit l'amusement qui se présentoit.

Le grand objet du Prince étoit, comme on l'a dit, de chercher à s'égayer ; mais malheureusement, Nira n'avoit aucun de ces ridicules brillans, qui font la fortune d'une plaisanterie, si l'on en excepte quatre ou cinq travers dans l'esprit, & son affliction fastueusement périodique.

Le Prince de Zinzinard n'ignoroit pas que le nom du feu Roi faisoit pleurer sa Veuve ; jugeant cette dou-

leur un peu théatrale, il crut pouvoir s'en donner le ſpectacle. Un jour la Reine ſe mit à rire à propos de rien, ſi vous le voulez; Neraïr, par un à propos ſemblable, la loua ſur ſon affliction, & parla du trépaſſé Lentos. Nira par cet à propos pleura; le Prince nourrit ſa douleur pendant quelques inſtans, & puis, pour le changement de ſcéne, il fit un grand éclat de rire. La Reine attentive lui demanda ce qu'il avoit. Il l'ignoroit lui-même; à tout hazard, il commença le diſcours ſuivant: " Je vous ſupplie, Madame,
„ de me pardonner. Je n'ai pu tenir
„ à une idée qui s'eſt préſentée à mon
„ imagination. Votre Majeſté a-t'elle
„ fait attention à la gravité de ſon
„ premier Miniſtre, de cet homme
„ triſte & noir, qui ſe divertit ſérieu-
„ ſement? Eh bien, demanda la Rei-
„ ne? Il eſt amoureux de votre pre-
„ miére Dame d'honneur, répondit

„ le Prince. Le pauvre homme met „ de la dignité jusques dans ses plai- „ sirs : accoûtumé à expédier des „ Ambassadeurs, il ne fait la cour à „ sa Maîtresse que par Ambassadeur, „ & il a choisi pour cette négocia- „ tion son neveu, un des plus grands „ fous de tout le Floradain. Aussi „ suis-je persuadé que par une étour- „ derie inconcevable, l'Ambassa- „ deur échouera pour le compte du „ Ministre, & réussira pour le sien. A ces mots, la Reine éclata, & sa joie fut aussi immodérée, que la douleur qui l'avoit précédée.

Enorgueilli du succès, Neraïr étoit lui-même au comble de la joie ; elle ne fut pas de durée. Il tenta de faire rire & pleurer la Reine en même-tems ; mais Nira, qui jusqu'à ce moment n'avoit su faire les choses que les unes après les autres, rit d'abord, & pleura ensuite. La vanité du Prince fut cruellement mortifiée

d'avoir échoué dans un projet de cette importance.

CHAPITRE III.

Création d'une nouvelle Dignité.

NIra commençoit à ſentir qu'elle s'affligeoit trop ; ſans doute que la préſence du Prince lui inſpiroit ce ſentiment ; mais il ſe plut à prolonger ſa douleur. " Plus je vous ,, vois, Madame, lui dit-il, & plus ,, je ſuis touché de votre ſort. Il eſt ,, affreux d'être ſéparé de ce qu'on ,, aimoit. Lentos.... Oh, pour cela, ,, répondit-elle en ſanglottant, il ,, faut l'avoir éprouvé. Lentos vous ,, adoroit, reprit Neraïr, qui vou- ,, loit eſſuyer ſes larmes ; tout a ſes ,, bornes, & l'affliction en doit avoir ,, auſſi. A quoi un mort eſt-il bon ? ,, à rien : on ne lui doit donc rien ; ,, car les êtres vivans ſont un peu in-

„ tereſſés, ils veulent recevoir au-
„ tant qu'ils donnent. Dans les pre-
„ miers momens de la perte d'une
„ perſonne chérie, les larmes ſont
„ un devoir; mais tout ce qui ſuit
„ ces premiers inſtans, appartient
„ aux conſolations. Le tems affoi-
„ blit la douleur, le ſeul plaiſir la dé-
„ truit.

„ Ce principe poſé, mon avis ſe-
„ roit, que premiérement Votre Ma-
„ jeſté envoyât ſon deuil au garde-
„ meuble, & qu'elle prît une doſe
„ très-forte de toutes ſortes d'amu-
„ ſemens; enſuite, qu'elle augmen-
„ tât ſa maiſon d'une nouvelle digni-
„ té, érigée en charge de la couron-
„ ne, ſous le titre de Grand Conſo-
„ lateur." Ah! quelle idée plaiſante! s'écria la Reine, en s'abandonnant à un rire muſical, dont elle battoit la meſure avec ſes deux mains, que par intervale elle laiſſoit tomber perpendiculairement ſur ſes genoux.

„ Il eſt certain, continua le Prince, „ que le Grand Conſolateur, uniquement occupé de ſes fonctions, „ diſtrairoit Votre Majeſté des triſtes „ ſouvenirs qui l'affligent. Le grand „ point eſt de faire un bon choix. Je „ connois un homme.... De qui „ parlez-vous, dit Nira avec précipitation? Du Grand Boſſicao, répondit Neraïr. Cette chûte étonna la Reine au point qu'elle n'en rit que du bout des lévres. " Quoique boſſu „ & contrefait, il eſt des plus aimables, reprit Neraïr; à la vérité, ſi „ cette expreſſion eſt permiſe, ſon „ ame eſt auſſi boſſue que ſon corps; „ il voit, il ſent tout différenment „ que le vulgaire. Que de jeux, de „ mots, de pointes & de colibets, „ ne lit-on pas dans ſes yeux pétillans! J'inſiſte donc pour le choix „ de Boſſicao. Le ridicule fait rire, „ & c'eſt un grand reméde pour la „ ſituation de Votre Majeſté. Non,

„ ré-

„ répondit la Reine, le ridicule de
„ Bossicao m'ennuie.

„ Eh bien! répondit Neraïr, il est
„ un moyen plus prompt, plus effi-
„ cace, c'est.... Dites prompte-
„ ment, interrompit la Reine. C'est
„ de remplacer un mort par un vi-
„ vant. Ici la Reine pleura, & rit en même-tems. Peut-être ne fit-elle qu'en rire jusqu'aux larmes. Quoiqu'il en soit, on sent qu'elle pleura par bienséance, & qu'elle rit par raison. Peu de veuves tiendroient au contraste plaisant des deux idées que le Prince avoit jointes ensemble.

Neraïr, content d'avoir amené Nira au point où il la désiroit, ne songea plus qu'à la rendre au plaisir. Il proposa à la Reine tout ce que sa Cour avoit de plus aimable : elle n'accepta personne, & portant sur le Prince un regard d'une expression si tendre qu'il s'en émut, elle le trouva trop généreux; il s'en défendit.

Nira, qui s'entendoit, ne fut pas de ſon avis, & Neraïr, pour ſe ranger reſpectueuſement à celui de la Reine, ſe jetta à ſes genoux. C'étoit une nouveauté pour la veuve de Lentos ; & dans ſa ſurpriſe, elle oublia de s'oppoſer aux efforts du Prince. Il les redoubla, & déja il étoit en poſſeſſion du titre de Grand Conſolateur, lorſque pour tomber avec plus de dignité, Nira fondit en larmes, en invoquant les Mânes de Lentos, qui n'avoient que faire là. Neraïr ſe releva en fureur. Pour le coup, la Reine fut troublée au point de ne pouvoir diſcerner ce qui l'affligeoit le plus, de la mort de Lentos, ou de la jalouſie de Neraïr.

En ce moment la premiére Dame d'honneur entra. Le Prince, ſuffoqué par une envie de rire, que le trouble de la Reine avoit portée à ſon dernier période, profita de l'occaſion qui ſe préſentoit, pour la ſa-

tisfaire avec décence. Il demanda à cette Dame des nouvelles de l'Ambaſſadeur du Premier Miniſtre. A cette queſtion elle rougit. Je l'avois prévu, dit-il, en s'adreſſant à la Reine, le premier Miniſtre à échoué. Nira, qui entendoit Neraïr, ſe mit à rire à l'uniſſon, & celle dont nos rieurs ſe moquoient, ſortit.

Le Prince profita de ſon abſence; mais Nira fit tant de façons, qu'il en fut pétrifié de reſpect. En effet, toutes ces cérémonies ſont du culte de l'amour; de plus, elles donnent une grande idée de la vertu d'une femme, quoique de mauvais plaiſans prétendent, que pour la faire connoître, c'eſt s'y prendre un peu tard. La Reine fut donc cérémonieuſe. Neraïr fut preſſant, & le défunt eut un ſucceſſeur. Nira ſe fâcha de la témérité du Prince; mais un ſecond attentat lui valut le pardon du premier, la Reine aimant mieux, en

grande politique, pardonner un crime, que de compromettre son autorité.

Lorsque Neraïr eut mérité sa grace, dans l'ivresse du bonheur dont il venoit de jouir : " Ah ! Madame, „ s'écria-t'il, avec le transport le „ plus étourdi, que Lentos étoit „ heureux ! eh, qu'il a dû regretter „ la vie ! Il vous perdoit en la quittant... Le pauvre homme, dit „ Nira, en sanglottant, si comme „ moi vous l'eussiez vu, qu'il vous „ eût attendri ! je ne puis me rappeller l'instant de notre séparation „ sans verser des larmes. La Reine „ en répandit en telle abondance, „ que Neraïr, quoique mortifié d'avoir renouvellé ses douleurs, ne „ put cependant s'empêcher d'en „ rire. A son exemple, elle rit aussi ; „ de quoi? sans doute d'avoir pleuré.

J'entens déja le Lecteur se récrier sur la conduite de mon Héros ; com-

me lui, je blâme la maniére dont il ſe joua de Nira. Mais pourquoi étoit-elle ridicule ? Je n'ai garde non plus d'excuſer les témérités galantes de Neraïr. Je ſais qu'il enjamba par-deſſus une infinité de gradations, qui aménent au but où il ſe trouva de plein ſaut ; deux choſes cependant le rendent moins coupable. Il étoit en galanterie un de ces beaux génies, qui, dominés par la nature, franchiſſent les routes vulgaires, & d'ailleurs, que voudroit-on qu'il eût appris de l'impuiſſant Zamaïs, ſur la maniére de ſe comporter avec le ſexe ? Etoit-ce la faute de Neraïr, ſi ceux qui préſidoient à ſon éducation, avoient négligé de s'initier dans les miſtéres de l'Amour ?

CHAPITRE IV.

Amitié des Femmes.

LE bonheur de Nira ne fut pas long-tems ignoré; il déſeſpéra les Dames de ſa Cour : la jalouſie fit parler la médiſance. Toutes conſpirerent contre la Reine, bien réſolues de lui enlever Neraïr : une des plus ardentes, fut la Princeſſe Nocaſis, parente de Nira, ſa confidente & ſon amie. Que de titres pour la trahir!

Cette confidente ſe trouvoit à cet âge, où pour être encore quelque choſe dans le monde, il faut ſe faire reſpecter par ſa vertu. Elle y prétendoit, au grand étonnement des gens à mémoire, toujours incommodes aux femmes ſur le retour.

Nocaſis avoit un caractére ſouple, adroit, intereſſé, envieux &

perfide ; mais on ne connoiſſoit plus rien à la figure de la vieille Princeſſe, qui par ſes ajuſtemens exceſſifs, reſſembloit à celle d'un ſpectre qui courroit le bal. Elle diſoit avoir été belle, & avoir eu la taille admirable. Peut-être penſera-t'on que, ſelon la coûtume des vieillards, Nocaſis uſoit du privilége des voyageurs en pays lointain, qui n'ont vu que des merveilles ; point du tout. Dans l'idiome de la vanité féminine, le paſſé eſt le ſinonime du préſent.

Une viſite de Neraïr fournit bientôt à la jalouſe Princeſſe l'occaſion d'exécuter ſon projet. Lorſque leur entretien eut épuiſé les nouvelles du jour, Nocaſis commença le panégirique de la Reine : il ne reſtoit plus rien à en dire, & Nocaſis vouloit en parler encore. Elle laiſſa donc échapper ce mais, dont les femmes ferment toutes les périodes des éloges de leurs amies. La Princeſſe n'avoit

eu envie que d'irriter la curiosité de Neraïr, il la pressa de s'expliquer; elle se rendit enfin. Les empressemens des hommes sont l'excuse des femmes.

Nocasis composa alors un Roman, qu'elle donna pour l'Histoire de Nira. Avant & après la narration de chaque fait, elle excusoit la Reine, & se récrioit contre l'injustice du siécle. Neraïr se récria à son tour, sur un attachement qui portoit Nocasis à défendre la réputation de ses amis, contre ceux même qui ignoroient qu'on pût l'attaquer. Mais, Madame, ajoûta-t'il en souriant, votre zéle est imprudent; une apologie sans nécessité, est une accusation maligne, & si je perdois de vue que vous êtes la meilleure amie de la Reine, je pourrois penser que.... Nocasis rougit, & interrompant Neraïr, l'assura qu'elle croyoit la conduite de la Reine exempte de reproche.

Le lendemain nouveau rendez-vous de la part de Nocaſis, nouvelle exactitude de la part du Prince. Après quelques préambules, (on s'entretient plus ſouvent des objets de ſa haine, que de ceux de ſon amour) la vieille Princeſſe fit tomber la converſation ſur Nira. Le malin Neraïr ſe preſcrivit, d'interpréter en faveur de la Reine, tout ce qu'une perfide diſoit adroitement contre elle. L'âge de Neraïr le ſauva du reſſentiment de la vieille Princeſſe, qui n'aimoit pas à ſe brouiller avec les jeunes gens. Souvent, en effet, ils commettent des étourderies au profit des beautés douairiéres.

CHAPITRE V.

Déclaration d'amour.

QU'une femme eſt malheureuſe avec un perſonnage du carac-

tére de Neraïr ! La ſituation de Nocaſis m'arrache cette plainte. Ce méchant homme ne ſavoit point entendre ; rien de plus ſimple cependant. Que lui demandoit-on ? la charge qu'il avoit conférée à Nira ? N'étoit-il pas dans le deſſein de l'en dépouiller ? Il pouvoit en accorder la ſurvivance avec l'exercice : l'accommodante Nocaſis s'en feroit contentée. Sans doute, que pour l'y déterminer, elle lui apprit enfin, qu'une de ſes amies étoit épriſe pour lui de la paſſion la plus violente. La modeſtie de Neraïr l'empêcha de le croire. La vieille Princeſſe ébaucha le portrait de cette amie (Nocaſis avoit une belle imagination) d'après l'idée enchantereſſe, qu'elle s'étoit formée de ſa propre figure. Le Prince ne vit dans cet admirable portrait, qu'une brillante chimére : pour lui en montrer l'original, l'Amante ſexagenaire fit des mines ; il fut froid.

Nocaſis doubla la doſe, & la doubla tant de fois, qu'enfin elle marcha ſur le pied de Neraïr : il pouſſa un cri : la diſcrette Nocaſis n'oſa lui en demander la cauſe ; mais elle ſe permit de ſe jetter à ſon col. Neraïr effrayé, ſe mit à crier encore plus fort. De quoi te plains-tu, lui dit-elle, en fixant ſur lui des yeux éraillés ? je me donne à toi. Je vous rends à vous-même, répondit-il, en ſe débarraſſant des bras de la Princeſſe, qui, déſeſpérée, ſe laiſſa tomber dans un fauteuil. Neraïr ſortit.

Quelque raiſon que le Prince eut d'informer la Reine de la perfidie de ſa confidente, il la lui laiſſa ignorer. Nocaſis s'étoit cru perdue, au moment que Neraïr l'avoit quittée ; mais le bon accueil, que bientôt après elle reçut de la Reine, diſſipa ſes craintes, & dès-lors elle donna toutes ſes penſées à la vengeance.

Pour réuſſir dans ſon nouveau

projet, Nocaſis ſupplia le Prince de vouloir l'honorer d'une viſite, & de lui en preſcrire le jour & l'heure, l'aſſurant qu'elle avoit un ſecret important à lui communiquer. Ce ne fut qu'avec peine que Neraïr accorda cette nouvelle demande. Sous un autre prétexte, la vieille Princeſſe exigea pareille complaiſance de la part de la Princeſſe Ormanza, & lui donna le même jour & la même heure que le Prince avoit choiſi.

CHAPITRE VI.

Ignorance & inſtruction.

AU jour marqué, le Prince apprit à la porte de Nocaſis, qu'une affaire indiſpenſable l'avoit forcée de ſortir pour un moment. Elle avoit chargé un de ſes Officiers de le ſupplier de l'attendre. Le complaiſant Neraïr monta dans l'apparte-

ment de Nocaſis, où il trouva la Princeſſe Ormanza, qui attendoit auſſi. Quoiqu'ils ne ſe connuſſent que légérement, ils ſe firent beaucoup de complimens. C'eſt une fauſſe monnoie à laquelle la ſottiſe a donné une valeur, & dont la fauſſeté aquitte les dettes de l'amitié : je ſoupçonne les faux amis & les coquettes, d'être les inventeurs des complimens.

Ormanza, brune & piquante, avoit de la fineſſe dans les traits, & nulle régularité. Elle étoit douce, emportée, diſtraite, naïve, enjouée, vive & légére ; c'étoit un enfant de plus de quarante ans. Elle parloit toujours de ſentiment ; auſſi l'avoit-elle banni du tête-à-tête, comme un cérémonial. Philoſophe, & ménagére du tems, s'étoit-elle engagée à la moindre faveur, elle accordoit la plus grande. Elle pouvoit ſe vanter de n'avoir refuſé perſonne :

on lui-reprochoit d'avoir été toujours quittée.

Comme nous l'avons dit, Ormanza étoit un enfant. Les enfans ont envie de tout, & Ormanza avoit envie de tous les hommes. Son ambition étoit de les rendre heureux. La nobleſſe de ce ſentiment, qui avoit donné une grande célébrité à Ormanza, inſpira au Prince le déſir de faire le paſſionné auprès d'elle. Il débuta donc par la déclaration la plus reſpectueuſe, qu'il bégaya d'un air timide. Ormanza trouva ce langage ſi nouveau, ſi peu uſité, qu'il lui parut fort ridicule. Neraïr fut ravi de déplaire à la Princeſſe, toujours prête à pardonner le ſentiment en faveur de la volupté. La Princeſſe, en hauſſant les épaules, lui demanda de quoi il parloit; car, de bonne foi, elle n'y comprenoit rien. Vous me ſurprenez, Madame, répondit-il, peut-on vous voir ſans vous ai-

mer ? Eh ! peut-on réſiſter au déſir de vous l'apprendre ? Vous devez être accoûtumée aux expreſſions d'un ſentiment que vous avez fait naître tant de fois, & l'amour que j'ai pour vous... Ah ! l'amour, reprit-elle, avec un ſourire dédaigneux, je vois bien que nous ne ſommes pas nés pour nous entendre : de grace au fait, je n'ai point de tems à perdre.

Neraïr, feignant de croire qu'elle n'avoit encore rien aimé, je penſe qu'il n'étoit pas injuſte, lui fit alors une peinture vive de l'amour Platonique. Encore une fois, je vous prie, lui dit-elle, ſe parant de l'air d'une feinte douceur, de m'expliquer ce que c'eſt que l'amour. Je vous l'ai déja dit, répondit Neraïr ; l'état de l'amour eſt l'union intime & voluptueuſe de deux ames, qui ſont l'une pour l'autre un objet de déſir : toutes au ſentiment du bonheur de ce

qu'elles aiment, elles sont seules au milieu de l'univers.

Vous m'apprenez là de charmantes nouvelles, repliqua Ormanza; j'ignorois qu'il y eut des ames dans le monde; je suis leur très-humble servante, & ne veut point faire connoissance avec elles. Quand vos opinions seront reçues, peut-être les adopterai-je; en attendant dites-moi, je vous prie, à quoi s'occupent les corps quand les ames, dont vous parlez, jouent un si plat personnage; car j'imagine qu'une ame sans corps est assez sotte. Mais, dit le Prince, fait-on de ces questions? Est-ce qu'il y a des corps dans le monde? je n'en savois pas un mot; revenons au point essentiel. Pourquoi cruelle?... Ah! interrompit Ormanza, ne voilà-t'il pas encore de grands mots! Croyez-moi, ajoûta-t'elle, vous-même qui parlez, ne savez pas aimer. Que je suis malheureux! s'écria

cria Neraïr, qui jouoit le déſeſpéré. Je vous trouve inſenſible ! Craignez que l'amour ne ſe venge ! Peut-être qu'un indifférent vous fera brûler... Mais expliquez-moi de grace, dit-il, pourquoi croyez-vous que je ne ſais pas aimer ?

CHAPITRE VII.

Méthode ſur la manière de ſe rendre avec décence, dédiée aux Prudes.

IL attendoit avec impatience que la Princeſſe lui expoſât ſes principes, quand, pour entrer en matiére, elle préluda par le plus énorme évanouiſſement. Ormanza tomba renverſée ſur un ſopha. Le ſecourable Neraïr courut à elle, & lui mit un flacon ſous le nez. Que faites-vous, dit-elle, en ſoupirant ? l'eau de la Reine de Hongrie m'eſt mortelle. C'eſt de l'eau de Méliſſe, ré-

pondit le Prince. Encore pis, repartit-elle. Voulez-vous de l'eau de Lus, lui demanda-t'il ? Ne m'en parlez pas. J'ai du ſel d'Angleterre ? Je le hais à la mort. Que vous faut-il donc ? Tout ce qu'il vous plaira, dit la Princeſſe, qui, quoique pâmée, parloit toujours : alors elle perdit la parole.

Neraïr, effrayé du danger que couroit Ormanza, & jugeant par ſon ſilence que ſon état empiroit, ſe ſaiſit d'un vaſe d'eau, & d'un air compatiſſant, à travers lequel perçoit un ſourire malin, le verſa ſur le viſage de la Princeſſe. L'eau, comme on ſait, eſt un ſpécifique contre tout évanouiſſement. Ormanza ſe releva avec autant de hâte, que ſi ç'eût été une réſurrection. Voulez-vous me tuer, Monſieur le Nigaud, dit-elle, en lançant un regard terrible ſur le malheureux Neraïr ? Vous êtes bien neuf, bien ſot, ajoûta-t'elle, en s'eſſuyant. Elle ſortit enſuite,

protestant bien dans son ame qu'elle ne s'évanouiroit nulle part où se trouveroit le Prince.

La rencontre d'Ormanza n'étoit point fortuite, comme l'avoit pensé Neraïr, si tant est qu'il pensât ; car je répons qu'il n'eut jamais à se reprocher d'avoir réfléchi. La vindicative Nocasis avoit voulu, comme je l'ai déja dit, détacher le Prince de Nira, comptant s'en faire aimer ; mais les mépris de Neraïr la firent renoncer à ce dessein, pour se venger de l'ingrat, & punir sa Rivale, & dans cette vue, elle avoit arrangé le tête-à-tête dont nous parlons.

Tandis que Neraïr s'en amusoit, Nocasis, suspendue à l'oreille de la Reine, nourrissoit sa crédulité de crainte & de soupçons ; elle faisoit couler dans le cœur de sa Rivale le venin dont le sien étoit infecté. Mais lorsque la perfide fut informée, par un Domestique aposté, que son pro-

jet avoit réuſſi, elle ſe hâta d'apprendre à Nira, que Neraïr & Ormanza étoient enſemble..

Le ſimple expoſé du fait rendoit le Prince coupable, tant la réputation d'Ormanza étoit bien établie. La Reine fut outrée de douleur, & Nocaſis, qui jouoit auſſi-bien la comédie que femme de ſon tems, parut irritée qu'ils euſſent choiſi ſa maiſon pour le lieu de leur rendez-vous.

Nira avoit le défaut d'une confiance & d'une crédulité ridicules; les dépoſitions de Nocaſis furent autant de vérités pour elle. Dans les premiers inſtans de ſon reſſentiment, elle jura de ne plus revoir Neraïr, & par amitié Nocaſis ſe fit un devoir de rendre ce ſerment inviolable. La Princeſſe ne quitta plus la Reine; les portes furent fermées au Prince, & ſon congé dreſſé par Nocaſis, lui fut ſignifié ſur le champ. Nira laiſſa couler quelques larmes & ne penſa plus

à lui. Ce fut alors qu'elle ſe rappella le ſouvenir de Lentos avec un ſentiment bien vif & bien tendre.

Neraïr, condamné ſans avoir été oui, reçut la nouvelle de ſa diſgrace en vrai Philoſophe. La Cour de Floradain n'avoit plus de charmes pour lui; il vit avec tranſport que la liberté d'en ſortir lui fut accordée.

Le Prince viſita pluſieurs autres Cours, où il ne s'arrêta point; il y trouva des Princeſſes d'une conduite & d'un caractére ſi ſingulier, qu'il ne ceſſoit d'en être ſurpris. Elles préféroient le mépris à la duperie; mais la plus grande duperie eſt de ſe deſhonorer. Ce qui l'étonna le plus, ce fut de rencontrer des femmes aſſez fauſſes pour tromper l'Amant qu'elles avoient choiſi; elles ſe croyoient adorées & n'étoient que mépriſées: une grande paſſion a pour excuſe la foibleſſe du cœur humain; mais le libertinage de la coquetterie eſt

odieux à ceux même qu'il favoriſe.

Comme bien d'autres, Neraïr reçut pluſieurs congés. Dans les premiers tems on n'en donnoit point; la ſimplicité des femmes étoit telle, que ſi elles prenoient un Amant, elles vivoient & mouroient avec lui; mais dans le ſiécle de Neraïr, ſiécle le plus éclairé qui fut jamais, les femmes des différens Pays qu'il parcourut, ne finiſſoient une affaire que pour en commencer une autre, & de main en main chacun les avoit à ſon tour. A la vérité, celles qui ſe reſpectoient le plus, prenoient tout le monde, & ne renvoyoient perſonne. Voyez comme les mœurs ont changé.

CHAPITRE VIII.

Vivacités méditées & autres ridicules.

UN congé eſt une diſgrace à faire périr de chagrin l'homme à bonne fortune qu'on a ainſi prévenu ; c'eſt pourquoi les agréables en donnent ſouvent, afin de n'en recevoir jamais. Neraïr, plus ſage que ces illuſtres, ſans s'affliger de ſes pertes, cherchoit à les réparer, & bientôt la Cour de Koraſmi lui offrit un nombre infini de nouvelles conquêtes.

Parmi le petit nombre de femmes, qui compoſoient cette très-petite Cour, Arouka, fille aînée du frere du Roi, lui parut mériter la préférence. La taille de la Princeſſe n'étoit, ni bien, ni mal, ſon viſage alloit à ſa taille ; mais ſon eſprit n'alloit à rien : l'imbécilité, la vanité, avec

un aſſortiment complet de manies, en faiſoient tout le fond.

Neraïr eût bien voulu entamer une négociation galante avec la Princeſſe ; il en étoit même aux préliminaires, lorſqu'il fut arrêté tout-à-coup par le ſpectacle brillant des ridicules d'Arouka, qui ſe montrerent dans tout leur éclat : le Prince en fut ſi ébloui, qu'il en perdit de vue ſon premier projet. Le ſeul embarras de Neraïr, fut dans le choix de celui de tous auquel il devoit ſa premiére attention. Enfin il ſe détermina.

La Princeſſe, quoique plus ſotte qu'il n'eſt permis de l'être, faiſoit le bel eſprit. On penſe ſe défaire d'un défaut, preſque toujours on gagne un ridicule. Neraïr, pour mettre celui qui ſe préſentoit dans le jour le plus favorable, engagea la ſpirituelle Arouka dans des diſſertations, dont elle ſortoit comme elle y étoit en-

trée, toujours mal. On ne pouvoit cependant lui refuser une forte de justesse dans l'esprit; les conséquences qu'elle tiroit d'un principe faux, étant aussi fausses que le principe même.

Bientôt après, s'étant apperçu qu'elle rioit mal à propos, comme toutes les mélancoliques qui jouent la gayeté, il lui fit divers récits d'aventures lamentables, & la Princesse éclata en s'écriant : *Mais voilà qui est fort plaisant !* Aussi pensoit-elle qu'un bel esprit, étant un être singulier, en cette qualité, elle devoit rire où vulgairement on eût pleuré. D'ailleurs, cette maniére d'envisager les choses, marquoit, selon elle, une ame élevée au-dessus des foiblesses de la nature.

Mais de toutes les passions de la Princesse, son ambition pour la vivacité étoit la favorite. Arouka avoit de ces petites vivacités de

commande, qu'on apperçoit venir à pas comptés, & qui ne rendent qu'un bruit sot. Neraïr, émerveillé de toutes les prétentions de la Princesse, jamais il n'en avoit tant vu, se fit un devoir de caresser son orgueil ; quelque chose de plus, il porta jusqu'au bredouillement, la volubilité qu'il avoit dans la maniére de s'énoncer. Un procédé si généreux donna de l'émulation à la divine Arouka. Elle voulut prendre l'essor & bégaya, & son bégayement finit par un murmure sourd.

Quelques agrémens que le Prince trouvât à la Cour de Korasmi, ils ne le retinrent cependant pas longtems : le ridicule n'est amusant que par sa nouveauté & pour un instant. Neraïr vint prendre congé de la Princesse ; elle n'apprit son départ qu'avec douleur. Arouka pensoit que Neraïr étoit le seul homme digne de sentir ce qu'elle valoit ; elle

lui accordoit fon eftime à titre d'admirateur. Que de perfonnes ont le ridicule de la Princeffe de Korafmi!

Qui pourroit raconter tout ce qu'elle fit, pour retenir le fugitif Neraïr! On penfe bien que ce ne fut pas fans fe rendre plus infupportable. Alors le Prince lui récita un compliment qu'il avoit préparé, mais avec une telle vîteffe, que la Princeffe voulant, en femme d'efprit, répondre à tous les points, fe recueillit en elle-même. Neraïr attendit, puis s'impatienta, tira fa révérence, & partit. Arquka, occupée en ce moment à méditer le grand projet d'une vivacité, ne s'apperçut point de la fortie de Neraïr. Elle alloit enfin ouvrir la bouche, lorfqu'un de fes Officiers vint lui dire, comme un étourdi qu'il étoit, que le Prince de Zinzinard fortoit de la Ville avec fa nombreufe fuite. La Princeffe, outrée contre cet info-

lent donneur d'avis, fut ſur le point de le faire punir. Jamais elle n'avoit eu tant d'eſprit. Nous verrons dans la ſuite que tout cet eſprit ne fut pas perdu.

C'étoit, ſans doute, par un ordre de la deſtinée, que Neraïr ne trouvoit ſur ſes pas que des eſpéces extravagantes, ou plûtôt parce que la puiſſante Grelotine l'avoit ainſi voulu. Mais, ſans avoir recours au merveilleux, ne pourroit-on pas alléguer que Neraïr, étant lui-même un être fort extraordinaire, tout ce qui ſe trouvoit en parallele avec lui, aquéroit, par oppoſition, un caractére de ſingularité? Né avec un eſprit qui ſaiſiſſoit vivement le ridicule, Neraïr préféroit le plaiſir de s'en faire un amuſement, à la délicateſſe conſcientieuſe de s'en ennuyer. Prétexte honorable dont les ennuyeux ſe ſervent pour ennuyer tout le monde. Neraïr ſavoit tirer parti de tout,

& même de ce qui déplaît : quelque prude s'offroit-elle à ſes regards, toute ſon ambition étoit de lui faire perdre l'immenſe étalage de ſa vertu. Une femme lente, comme Arouka, vouloit-elle paroître vive, auſſi-tôt il ſe délectoit à la gagner de vîteſſe, & cela au grand ſcandale de la vivacité mortifiée. Quel travers n'eſt-ce pas, par exemple, d'être froid & lent, parce qu'on rencontre quelqu'un de plus vif que ſoi ? C'eſt cependant ce que fit mon Héros, comme on va le voir.

CHAPITRE IX.

Queſtions.

A La ſortie des Etats de Koraſmi, le Prince ſe trouvant dans ceux de Zanadir, ſe montra bientôt à la Cour, dont Maneſtris faiſoit tout l'ornement.

Maneſtris avoit autant de beauté, qu'il en peut tenir dans une taille groſſe & courte, portant en cérémonie une tête à demi-perdue entre deux épaules, comme dans un oreiller. Quant à l'eſprit, Maneſtris s'en piquoit, & avec d'autant plus de raiſon, qu'elle en étoit totalement privée. Et pour prouver qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, Maneſtris parloit tant qu'on en perdoit haleine. Les uns louoient la force de ſes poumons, d'autres exagéroient l'excellence des ligamens de ſa langue ; mais tous élevoient aux nues la patience de ſes Auditeurs. Maneſtris s'élevoit au-deſſus.

Neraïr arriva, la vit & la connut ; c'eſt beaucoup, quand on parle d'une femme. La Princeſſe vouloit plaire ; elle fit au Prince des queſtions, auxquelles il répondit froidement & lentement. Maneſtris s'impatienta de ce flegme, & prit, pour avoir

plutôt fait, le parti de ſe répondre à elle-même ; enſuite, elle s'ennuya des réponſes, & s'en tint aux demandes qu'elle fit ſi près les unes des autres, que Neraïr, bien éloigné d'avoir le tems de répondre, n'avoit pas même celui d'entendre.

Quand on eſt né avec ces heureuſes vivacités babillardes, pour ſe familiariſer les minutes ſuffiſent, tandis qu'il faut au vulgaire froid des années. Le Prince fut dans le premier moment auſſi-bien avec Maneſtris, que ſi elle eût été ſa femme : il profita donc d'un inſtant, où elle reprenoit ſa reſpiration, pour lui repréſenter, en montrant ſon front tout trempé d'eau, qu'il étoit en nage, pour l'avoir ſeulement écoutée.

Les Princeſſes ont l'ame compatiſſante. Maneſtris ſentit la néceſſité de deſcendre juſques à la foibleſſe de Neraïr ; elle réſolut de faire les choſes dans les régles. Elle prit les queſ-

tions pour soi, & laissa les réponses au Prince ; mais le naturel l'emporta bientôt sur une aussi sage réflexion.

A propos, que dit-on, reprit Manestris, de la Reine Zabadour ? Votre Tante est-elle enfin enceinte ? Oui. Que j'en suis charmée ! La joie de son mari doit être extrême ! Ils s'aiment ; il ne manquoit à leur bonheur que la naissance d'un Prince. Je vous demande pardon, repliqua Neraïr, la Reine de Zabadour n'étoit point ma Tante ; elle est morte, que Dieu lui fasse paix : la pauvre Princesse ne pouvoit souffrir le Roi, qui le lui rendoit bien, & cette aversion n'a eu que des tréves momentanées, qui ont donné autant de Princes à l'Etat. Oh ! cela est étonnant, s'écria Manestris, qui, toujours mal informée, vouloit tout savoir.

Alors Manestris recommença par une bordée de questions. Neraïr fut émerveillé pour le coup de l'activité

avec laquelle la Princeſſe parcouroit l'ünivers, pour y trouver des ſujets de demandes. Le Prince commençoit à être fort à ſon aiſe avec elle; pour s'y mettre encore plus, il ne l'écouta pas, & penſa à autre choſe.

CHAPITRE X.

Diſtraction, complimens.

QUe la carriére de la vie, dans laquelle nous ſommes forcés de courir, eſt pénible! Le peu de fleurs qui s'y rencontrent, ne naiſſent que ſur le bord des abîmes. Se baiſſe-t'on pour cueillir quelqu'une de ces fleurs trompeuſes, une chûte terrible eſt auſſi-tôt le châtiment d'un déſir téméraire; je veux dire, que le tranquile Neraïr, ſéparé de Maneſtris par l'intervale immenſe d'une diſtraction, s'abandonnoit aux douceurs d'une agréable réve-

rie, lorſque la cruelle Maneſtris, qui exigeoit de l'attention, & n'en donnoit jamais, s'appercevant que le Prince laiſſoit errer loin d'elle des regards diſtraits, le tira par le bras pour le prier de la queſtionner à ſon tour. Neraïr refuſa de ſe donner cette liberté. Une liberté dont on ne veut pas, eſt bientôt priſe par un autre ; & par le refus de Neraïr, Maneſtris ſe crut autoriſée à lui détailler ſes affaires & celles de tout le monde. Le choix des circonſtances fait les bons conteurs. Maneſtris, qui le ſavoit, pour ne pas omettre les plus intereſſantes, les rapportoit toutes ; & juſqu'aux circonſtances des circonſtances, rien de rejetté. Les dialogues furent ſcrupuleuſement rendus, & à chaque trait de ſon récit, la Princeſſe copioit la voix, le geſte & le maintien des interlocuteurs. C'étoit un charme que de la contempler.

Les femmes ſont en poſſeſſion de recevoir, de ceux qui les approchent, un tribut journalier en complimens. Le Prince complimenta donc Maneſtris ſur la beauté de ſa mémoire ; car elle vouloit tout apprendre, n'oublioit rien de ce qu'elle avoit ſu, & contoit tout ce dont elle ſe ſouvenoit. Il eſt vrai, que ſe repétant aſſez ſouvent, pour cultiver celle de ſes auditeurs, elle étoit ſoupçonnée d'en manquer elle-même, par ceux qui n'étoient pas au fait de ſes bonnes intentions. Maneſtris, bien que flatée de la politeſſe du Prince, pour prouver qu'il ne lui faiſoit aucune grace, recommençoit à lui conter que..... lorſqu'il prit congé d'elle.

Quoique la Princeſſe parlât depuis un tems immenſe, comme elle ſe trouvoit dans le fort d'un de ces accès babillards, qui la tenoient tous les jours pendant vingt-quatre heu-

res, elle le fit rappeller. Il haussa les épaules, leva les yeux au Ciel, & rentra.

Alors de nouvelles questions parurent sur la scéne. En ce moment, on annonça la Princesse de Korasmi. Neraïr pâlit à cette nouvelle. Le Korasmi, comme on sait, ou ne sait pas, étoit un Royaume du voisinage. Les Rois du canton, les meilleurs gens du monde, vivoient entre eux bourgeoisement, & tous les jours ensemble, faisoient leur partie de jeu. Arouka, ayant jugé que le Prince pourroit être à Zanadir, étoit venu l'y chercher.

Lorsqu'elle parut, Manestris roula pour aller à elle : on s'embrassa, grand feu de complimens de part & d'autre. *Comment vous portez-vous? Que vous êtes charmante! Fort bien... Vous embellissez? Votre santé me paroît meilleure que la derniére fois que j'ai eu l'honneur de vous voir?*.... La der-

niére fois cependant, cette santé précieuse étoit meilleure que la précédente, & le sera toûjours. Le dialogue des deux Princesses, se parlant ainsi à la fois, & s'interrompant alternativement, formoit un *duo*, dont Manestris faisoit le dessus, & auquel le bruit des éventails, qu'on ouvroit & fermoit sans nécessité, servoit d'accompagnement.

Arouka, se tournant ensuite du côté du Prince, lui récita la réponse à son compliment, dont elle supportoit si impatienment la perte. Manestris l'interrompit plusieurs fois, & enfin se sentant saisie par un bâillement, dont une partie alla blesser le maintien grave de l'Orateur, elle passa dans la chambre prochaine, où elle ne garda pas le silence.

Etonné de tant de ridicules, réunis sous le même point de vue, Neraïr passoit d'une surprise à une plus grande, quand Manestris vint ré-

joindre sa compagnie ; ce fut alors qu'elle se surpassa. La froide Princesse de Korasmi ne put placer un mot ; aussi se promit-elle de se brouiller sans délai avec la babillarde Manestris. Ces deux Princesses ne s'étoient point vues depuis quelque tems ; Arouka, envieuse du mérite de Manestris, dont elle ne se cachoit point la supériorité, évitant de se trouver avec elle.

Pendant le conflit inégal des deux Princesses, Neraïr saisit l'occasion de s'échapper, au grand chagrin de Manestris, qui n'avoit pu le mettre au fait d'une infinité de détails importans. La Princesse de Korasmi regrettoit les entretiens agréables qu'elle avoit eu avec le Prince, qui ne regrettoit que le tems qu'il avoit perdu avec l'une & l'autre.

CHAPITRE XI.

Conſcience de Neraïr.

NEraïr mettoit le pied à l'étrier, pour quitter la Cour de Zanadir, lorſqu'une voiture, entourée d'un nombreux cortége, venant à s'arrêter devant lui, montra la Reine de Mariſan toute rayonnante de gloire. Jugez ce que le Prince penſa de cette rencontre; il fut cependant à elle. Manedakou, de haute lutte, s'empara d'un de ſes bras, & s'en ſervit pour deſcendre de ſa voiture. L'avantage que Neraïr avoit eu ſur Manedakou, en la mettant dans l'impoſſibilité de le contredire, amenoit elle & toutes ſes contradictions à la Cour de Zanadir, où elle avoit enfin appris que le Prince étoit; car juſqu'à ce moment, ignorant la route qu'il avoit

tenue, elle s'étoit égarée sur ses pas.

Par étourderie, les Princesses avoient fait regner dans leur abord un grand air d'amitié ; mais par réflexion, elles se haïrent, premiérement comme femmes, ensuite comme rivales, lorsque se voyant trois d'un côté, de l'autre elles ne virent qu'un seul homme. Chacune en voûlut triompher, pour en priver ses concurrentes, & avec tous les égards imaginables, elles cherchèrent à se nuire.

Tant de fausseté étoit odieuse au Prince. Par principe de conscience, il crut donc devoir brouiller les trois Déesses. L'incompatibilité de leurs caractéres & de leurs esprits, le lui fit regarder comme facile. Pour cet effet, il les engagea dans une conversation, qui se passa ainsi que vous allez voir.

A peine Arouka, toujours la plus pressée de vouloir parler, & la plus

lente à s'énoncer, ouvroit-elle la bouche, que Maneſtris, la prenant ſur le tems, lui coupoit la parole, & Manedakou, qui la devinoit, la mettoit hors de combat par une contradiction. Quant à Maneſtris, la Reine de Mariſan ne faiſoit que blanchir auprès d'elle; Maneſtris ſautoit à pieds joints par-deſſus toutes ſes contradictions, & arrivoit au but la premiére, tandis que la Princeſſe de Koraſmi, qui reſtoit derriére, en étoit reduite à faire les yeux doux à ſon éventail.

Elle s'ennuya bientôt de cette inſipide occupation, & dirigeant ſes paupiéres diſcrettes du côté du Prince, elle alloit.... Mais Manedakou, qui ſe plaiſoit à rompre en viſiére, pénétra ſes deſſeins, & par un ſigne, les fit remarquer à Maneſtris, auquel celle-ci répondit par un ſourire. La malheureuſe Princeſſe de Koraſmi, priſe ſur le fait, rougit.

Manedakou ne cessoit cependant de suivre les regards d'Arouka & de Neraïr. Elle fatigua ses yeux à tel point, par cet exercice pénible, qu'enfin elle les reposa sur Neraïr. Ils s'y trouverent bien, & s'y tinrent. Manestris & Arouka en haussèrent les épaules, & la dernière profita de l'extase de la Reine de Marisan pour s'y plonger elle-même. Manestris voyant le Prince, l'objet de toutes les attentions, lui donna toute la sienne.

CHAPITRE XII.

Révérences.

L'Indifférent Neraïr traitoit également bien les trois Princesses ; mais chacune vouloit, & vaincre, & braver ses Rivales : il fit trois mécontentes. Dès qu'une disparoissoit, les deux autres, sous le prétexte spé-

cieux de vouloir la tourmenter par amuſement, ſe donnoient le mot à l'oreille pour déconcerter ſes meſures, & la chargeoient de ridicules aux yeux du Prince. C'eſt ainſi qu'en ſecret, Manedakou & Maneſtris étoient liguées contre Arouka, que celle-ci avec la ſeconde s'oppoſoit à la Reine de Mariſan, qui, à ſon tour, avec la Koraſmiéne, faiſoit échouer toutes les tentatives de la Princeſſe de Zanadir.

Les trois femelles continuoient cependant à s'embraſſer deux fois par jour, ſe répandoient en effuſions de cœur, & ne ſe paſſoient rien. Cette intrigue parut compliquée à Neraïr; afin de la dénouer, il jetta quelques regards ſur Arouka, elle y répondit, & je ne ſais trop comment on s'arrangea pour tromper les yeux de la jalouſie; ils ſe trouvérent dans un des boſquets du jardin. Les longs pourparlers leur étoient défendus,

on pouvoit les furprendre. Déja la vertu de la Princeffe rendoit les derniers foupirs dans les bras du Prince, lorfque Maneftris & Manedakou, qui furent fur eux avant qu'ils puffent s'en appercevoir, avec un profond falut demanderent à Arouka, comment elle fe portoit. Quelle queftion ! Eh ! dans quel tems !

On penfe bien que la Reine de Marifan fouffrit impatienment que Neraïr lui eût manqué au point de préférer la Princeffe de Korafmi. Elle voulut en avoir raifon, & l'occafion s'en préfenta dès le lendemain matin. Neraïr vint lui faire la cour à fa toilette; Maneftris étoit à la fienne, occupée du foin journalier de fe refaire un teint, & en ce même moment Arouka apprenoit par cœur tout ce qu'elle devoit dire dans la journée. Combien de tems ne falloit-il pas pour cela? La Reine de Marifan ne devoit pas craindre qu'on

lui rendît ses révérences. L'instant favorable s'échappoit cependant par la faute du Prince, lorsque la Reine, aigrie de le trouver si froid, par un coup d'autorité dont Neraïr frémit, lui fit tant d'avances, que pour modérer cette contradiction de Manedakou, il laissa tomber un regard sur elle. Manedakou fut alors de son avis, & ne s'en cacha point : elle soupiroit assez haut, tout alloit bien; mais Arouka & Manestris, averties fort à propos, ayant renoncé à leurs précieuses occupations, se présenterent tout-à-coup, la premiére avec une très-petite partie de l'esprit qu'elle avoit projetté d'avoir, & la seconde avec un teint à demi ébauché. Qu'on se fasse, s'il est possible, une idée de la colére de la Reine de Marisan, & on connoîtra toute l'étendue de la joie que sentit la Princesse de Korasmi, en rompant le dez à sa Rivale.

CHAPITRE XIII.

Confidence de Maneſtris.

IL faut en convenir, que Maneſtris faiſoit admirablement bien les honneurs de chez elle ; cependant elle crut que, ſans bleſſer les droits de l'hoſpitalité, elle pouvoit chercher à voir en particulier le Prince ; mais de tous les expédiens qui s'offroient à elle, aucun ne lui parut devoir réuſſir, tant on la veilloit de près. Elle prit donc un parti violent ; ce fut d'écrire à Neraïr, que pour affaire d'importance, elle le ſupplioit de vouloir bien ſe rendre dans ſon appartement à deux heures après-minuit. La lettre fut reçue, & les deux Rivales n'en eurent aucune connoiſſance.

Si Maneſtris avoit rêvé aux moyens de ſe procurer un rendez-

tous, le Prince réva à son tour aux moyens de se dispenser de s'y trouver; mais ne voyant aucune défaite honnête à opposer à cette demande, il se détermina à l'accorder.

Pour entrer d'abord en matiére, Manestris dit au Prince une partie de ses secrets. Une pareille marque de confiance valoit une déclaration : je pense que la Princesse y comptoit; le discret Neraïr ne s'en prévalut point. Cependant la Princesse, ayant la tête remplie de son projet sur le Prince, ne réfléchissant point, parlant toujours, ses idées se confondirent, & par une inconcevable intempérie de langue, elle lui apprit qu'elle avoit eu un Amant. Peut-être, en politique convenoit-elle d'un, pour en refuser trente qui lui avoient appartenu légitimement. Mais, Madame, répondit Neraïr, étonné de la confidence, le taux des Princesses est de cinquante. Je

ne ſais où l'écervelé avoit pris une idée auſſi fole ! Sans doute qu'il en avoit l'obligation à la conduite de ſa très-digne Mere. Maneſtris en avoua un ſecond, & le Prince ſe récriant toujours, & Maneſtris enchériſſant à l'envi, elle en mit douze ſur les rangs. Il eut beau la preſſer de continuer, elle voulut avoir tout dit ; mais il prouva avec une telle évidence que le nombre des Amans illuſtre les héroïnes, que Maneſtris fut enfin perſuadée que ſa gloire étoit en péril.

Les conſeils de la vanité précipitent les femmes dans des abîmes. Maneſtris, à l'inſtigation de la ſienne, fixa ſes yeux ſur le Prince, comme pour lui demander s'il vouloit être le treiziéme. Vous ne pouvez concevoir que tant de Princeſſes ayent fait de pareilles avances à Neraïr. Qui vouliez-vous qui s'en chargeât, puiſqu'il trouvoit plus com-

commode de n'en pas prendre la peine?

Chapitre XIV.

Comment Maneſtris perdit la parole.

LE Prince fut interdit de la propoſition de Maneſtris; cependant l'amour de ſa gloire l'obligea de paſſer par-deſſus ſes répugnances : oubliant donc qu'il devoit ſe jetter aux genoux de la Princeſſe, pour lui jurer qu'il la trouvoit adorable, il laiſſa à la vanité de Maneſtris le ſoin de ſe dire toutes ces galanteries, & ſe donna tout entier à une occupation plus importante, quand tout-à-coup le retour de ſes dégoûts l'arrêta. Maneſtris étonnée, avec tout ſon talent pour la parole, ne ſavoit comment entrer en explication : elle eut cependant l'adreſſe d'y engager Neraïr, qui ſe jouant

d'elle, pour cacher la véritable cause de son réfroidissement, convint qu'il avoit promis à la Princesse de Korasmi de lui être fidéle. Manestris, avec des yeux flamboyans de fureur, répondit qu'il falloit l'en avertir. Votre Altesse ne m'en a pas donné le tems, repliqua-t'il. Monsieur, reprit-elle, si vous êtes amoureux de moi, tant pis pour vous, il ne me convient point d'entendre des propos qui me blessent; je ne vous aime, ni ne vous aimerai jamais. Neraïr fut assez surpris, s'étant tenu sur la défensive, qu'on le dit l'aggresseur.

Un moment après, Manestris, dans l'égarement où la délicatesse du Prince l'avoit plongée, lui proposa de lui sacrifier Arouka. Vous me donnez là une fort bonne idée, répondit-il : j'en demanderai l'agrément à la Princesse de Korasmi. Celle, qui de sa vie n'avoit écouté,

n'entendit point la mauvaiſe plaiſanterie de Neraïr.

Ce fut alors que Maneſtris offrit aux regards du Prince le portrait d'Arouka, peint avec des couleurs ſi odieuſes, que Neraïr effrayé, fit le plongeon, & ſe retrouva aux genoux de Maneſtris. Il oublia ſes dégoûts, & Maneſtris ſe reſſouvint fort à propos de ſa gloire, ſans doute ſeulement pour parler; & en aſſurant Neraïr qu'il n'en ſeroit rien, & le menaçant d'une vigoureuſe réſiſtance, elle leva tous les obſtacles qui l'empêchoient d'agir.

Il étoit en poſſeſſion de la groſſe perſonne de Maneſtris, & la volupté l'avoit reçu dans ſon empire, lorſque dans ce duel amoureux les éguillettes de Neraïr s'étant dénouées, couloient à terre. Déja Grelotine inviſible tendoit la main pour s'en ſaiſir; c'étoit fait du Prince; un bruit ſec ſe fit entendre. Quelle ſurpriſe

pour le couple voluptueux ! quand il ſe vit entre Naſillonne, tenant les éguillettes, & riant de toutes ſes forces des grimaces horribles de Grelotine, qui de l'autre côté ſecouoit violenment la main. Maneſtris, qui depuis long-tems accuſoit la deſtinée de lui en vouloir (en effet, il lui arrivoit des malheurs qui n'étoient faits que pour elle) perdit pour le coup la parole, que depuis elle ne recouvra plus. A l'inſtant la bonne Fée enleva Neraïr aux embraſſemens de Maneſtris, & à la fureur de la Fée des Grelots.



LIVRE TROISIÉME.

CHAPITRE I.

Eclairciſſemens hiſtoriques.

CE fut dans un chemin qui traverſoit des prairies, dont les extrêmités échappoient à la vue, que Naſillonne poſa Neraïr, il ſe trouva au milieu de ſa nombreuſe ſuite, qui y avoit été tranſportée par les ordres de la Fée. Alors Naſillonne exhorta le Prince à changer de genre de vie, lui repréſentant que ſa conduite le mettoit tous les jours en péril de tomber ſous la puiſſance de la Fée des Grelots, à laquelle rien ne pourroit le ſouſtraire.

Enſuite la Fée des Lunettes raconta comment Grelotine, conſtante dans le deſſein de nuire à Neraïr, après l'avoir éloigné de la route

qu'il devoit tenir, l'avoit mis sous la garde d'une légion d'esprits, qui ne cessoient d'épier ses actions, & de le pousser dans des avantures bizarres, la Fée des Grelots, se flatant que dans un de ces instans, où tout a un seul objet, on est distrait sur les autres, le Prince laisseroit égarer ses éguillettes. Neraïr apprit enfin de la Fée des Lunettes, que Grelotine, avertie par un de ces êtres mal-faisans, de tout ce qui se passoit dans la chambre de Manestris, avoit sur le champ fait atteler à son char deux linottes de poste, & dans un clin d'œil s'étoit rendue auprès des deux Amans.

Presque dans le même moment, dit Nasillonne, en reprenant la parole, votre bonheur voulut sans doute, par un pressentiment secret du sort dont vous étiez menacé, que j'ouvrisse le livre de votre destinée, que depuis votre départ de la Capi-

tale du Royaume de Zamaïs, je n'avois pas cru néceſſaire de conſulter. Un des feuillets contenant l'hiſtoire de l'avenir, ſe ſépara de ceux auxquels il étoit fortement attaché; je vis avec effroi les éguillettes en danger, & vous & Maneſtris ſur le même canapé, n'occupant que la place d'une ſeule perſonne : d'abord je fus au fait de toute la manœuvre de Grelotine. Je m'enveloppai d'un nuage, je partis, j'arrivai à l'inſtant même où la Fée des Grelots, n'ayant d'attention que ſur les éguillettes, tendoit le bras pour mettre la main deſſus. Plus puiſſante qu'elle, par un furieux coup de baguette ſur cette main ſacrilége, je la forçai de renoncer à ſon entrepriſe, & de paroître à vos yeux. Je m'emparai des gages de votre ſûreté, & me montrai auſſi, pour humilier mon ennemie, en faiſant connoître toute ma ſupériorité ſur elle.

CHAPITRE II.

Moralité. Tout ce qui reluit n'est pas or.

VOtre récit me surprend, dit le Prince, lorsque la Fée eut fini de parler; mais je ne suis plus étonné, si quand à la sortie du Palais, je je voulus reprendre la bride de mon cheval, je le trouvai indocile. Le voyant ferme dans la résolution de résister à ma volonté, je pris sagement le parti de céder à la sienne. Mais savez-vous, Madame la Fée, ajoûta le Prince, que vous avez joué à me faire casser le cou? Eh, Monsieur l'Etourdi, repliqua Nasillonne, a-t'on jamais vu négligence comparable à la vôtre? Pourquoi laissiez-vous à votre cheval la liberté de vous aller neyer dans le premier bourbier? Si vous eussiez tenu la bride dans vos mains, lorsque je la

quittai, Grelotine ne s'en feroit pas emparée. Mais quand j'aurois fait tout ce que vous dites, repartit le Prince, cela n'auroit servi de rien. Le pouvoir de Fée ne rend-t'il pas tout possible à Grelotine ? & supposé qu'il eût été en moi de lui résister, le pouvois-je, n'étant pas averti de me tenir sur mes gardes ? & devois-je croire que cette traîtresse fût si près de moi ? Oui, mon beau Monsieur, reprit ironiquement Nasillonne, qui se sentoit pressée par ce raisonnement; il faudra désormais que pour vous faire sa cour, le destin vienne tous les jours à votre lever, pour vous donner le mot du guet. Il étoit écrit que la Fée des Grelots ne pouvoit rien sur vous que par la ruse. Etes-vous à présent au fait ? N'ignorant pas la haine de Grelotine, vous deviez en prévoir les suites.

Et puis, quelles sont, s'il vous plaît, ces petites maniéres scanda-

leuſes, demanda Naſillonne, d'aller ſe roulant ſur tous les canapés qui ſe rencontrent en votre chemin ? Ah! vous aviez un joli maintien avec cette groſſe coquine de Maneſtris. Si la Fée des Grelots ne m'eût obligée d'arriver, pour vous tirer de ce mauvais pas, j'ai peine à croire que vous n'en fuſſiez venu à votre honneur avec cette veuve de tous les Géans de la terre. Je ne me ſuis point apperçu de cela, repliqua le Prince, d'un ton qui n'étoit pas celui de la modeſtie. Ah! mon fils, que de vanité! s'écria la Fée : corrigez-vous de ce vilain défaut, & ne vous jouez plus à des Maneſtris ; quoique vous n'ayez point à vous plaindre, vous n'êtes pas fait pour elles, & graces aux ſoins de Grelotine, vous n'avez trouvé que de cela.

Quelle ne fut pas votre folie, lorſque dominé par le déſir de faire oſtentation du talent ridicule de rail-

ler toujours, que vous tenez de Grelotine, vous vexâtes de plaisanteries Femire, qui de désespoir, dès le lendemain, se précipita dans les bras de ce grand imbécile de Manara ! Il vous falloit une Zaimé ; cependant la personne de cette vertueuse fille ne convenoit point à la vôtre. Quant à la Princesse de Korasmi, les travers qu'elle a dans l'esprit ne sont pas son plus grand ridicule ; vous ne devez que trop m'entendre : & si l'on ne fut venu interrompre l'audience secrette que vous donnoit la Reine de Marisan, vous eussiez connu ce que vaut cette Reine. Quoi, demanda Neraïr, c'est à l'exécrable Grelotine que j'ai toutes ces obligations ? Oui, répondit Nasillonne, qui se divertissoit aux dépens de lui, & tout ce que vous avez vu, ne se peut comparer à elle, quoiqu'elle soit encore Vierge. Ah ! ma bonne mere, ma divine mere, reprit Ne-

raïr, en paſſant ſes bras autour du cou de la Fée, que Grelotine eſt redoutable pour moi ! Rendez-moi, je vous en conjure, ma premiére ſécurité.

Alors la Fée attacha au Prince ſes éguillettes, & en l'embraſſant, lui recommanda de ſuivre conſtanment le chemin dans lequel il étoit. Eh! quoi, vous me quittez déja, dit-il, en arrêtant la Fée ? par pitié, ne m'abandonnez pas. Mon fils, repliqua Naſillonne, le Ciel qui me cache ſes deſſeins ſur vous, me défend auſſi d'accorder votre demande. S'il m'eſt permis un jour de vous prêter mon ſecours, vous me verrez auſſi-tôt paroître. Pourquoi faut-il que Grelotine vous ait égaré ? que votre ſort eût été digne d'envie ! Vous ne me conduiſiez donc pas dans le canton habité par les Maneſtris, repliqua Neraïr ? Non, mon fils, repartit Naſillonne, qui à cette queſtion ne put

s'empêcher de ſourire. Oh, que j'en veux à Grelotine, s'écria-t'il! qu'elle m'a joué un tour cruel! Naſillonne le quitta. Il ſe mit en marche, & bientôt elle ſe perdit à ſes yeux.

CHAPITRE III.

Avis aux Politiques.

CEpendant Grelotine, toujours ennemie de Neraïr, pour des raiſons que tout le monde ſait, voyoit avec chagrin, qu'aucun de ſes projets de vengeance n'avoit eu de ſuccès. Qu'elle ſe repentit alors d'avoir doué Neraïr de cette précieuſe gayeté, qu'elle avoit compté devoir faire le tourment du mélancolique Zamaïs! Peut-être auſſi la Fée avoit-elle eſpéré tirer un meilleur parti d'un étourdi tel que le Prince, que d'un homme de tout autre caractére. Quoiqu'il en ſoit,

Neraïr avec un cœur libre & un esprit gai, sans contrainte, savoit se plier à la nécessité. Fort content du présent, ne faisant aucun projet pour l'avenir, il ne se rappelloit du passé que les circonstances les plus agréables de sa vie. Un Philosophe tel que celui-là, trouvoit, en dépit de la Fée, son bonheur par-tout. Vainement pour le troubler, elle avoit conduit Neraïr dans différentes Cours, où regnoient les Princesses les plus extraordinaires par la conduite ou par le caractère. Grelotine avoit pensé que Neraïr se hâteroit d'en devenir amoureux; point du tout; il savoit mépriser ce qui n'est pas véritablement estimable, & ce sentiment ne prenoit rien sur ses plaisirs.

Cachée sous la forme d'un limaçon, Grelotine s'étoit mise à portée d'entendre le discours de Nasillonne au Prince. L'ordre précis de

tenir toujours le même chemin, parut à la Fée des Grelots devoir cacher un mistére. La haine est aussi ingénieuse que l'amour. Après bien des réflexions, Grelotine crut avoir deviné le projet de la Fée des Lunettes. Le chemin, dont il étoit question, alloit finir à la Capitale du Royaume d'Orbassan. La fille du Roi étoit d'une beauté rare, que mille Amans avoient rendue célébre par leur désespoir : cette expression prise litteralement, signifie que ces Messieurs avoient pâli d'effroi, qu'on osât leur résister. Grelotine, toujours en conjecturant, conclut que Nasillonne vouloit faire triompher Neraïr de l'insensibilité de la Princesse d'Orbassan. La Fée des Grelots raisonnoit en vrai politique du.... elle prêtoit de grands desseins à Nasillonne, qui avec toutes ses lunettes, ne lisant pas plus dans l'avenir que le vulgaire, n'étoit en cette

occaſion que l'organe aveugle dont ſe ſervoit le deſtin pour faire entendre ſes volontés au Prince. Grelotine, ſe voyant dans l'impoſſibilité de le détourner de tenter cette entrepriſe, prit ſur le champ des meſures pour la faire échouer.

CHAPITRE IV.

Converſation.

GRelotine ſe montra à Neraïr ſous les traits de Naſillonne. Cette Fée, pour ſe rendre plus vénérable, portoit trois paires de lunettes ſur ſon nez, Grelotine en avoit mis autant. Dès que Neraïr apperçut la fauſſe Fée des Lunettes, il fit un grand éclat de rire, c'étoit ſon uſage, & Naſillonne ne s'en formaliſoit jamais. Pour Grelotine, elle en eut un ſecret dépit, que la réflexion fit céder à la dou-

ce certitude de l'erreur de Neraïr.

Vous voilà bientôt de retour, dit le Prince ; il me ſemble que le deſtin n'eſt pas trop d'accord avec lui-même ; vous prétendiez qu'il vous défendoit de me revoir de long-tems. Oui, je reviens ſur mes pas, répondit Grelotine en naſillant, comme celle dont elle avoit volé la reſſemblance. Le grand nombre d'affaires, dont j'ai la tête remplie, m'avoit fait oublier de vous parler d'une choſe eſſentielle que le deſtin m'a ordonné de vous communiquer. Qu'eſt devenue, apprenez-le-moi, cette noble ambition que vous aviez autrefois de vous ſignaler par des conquêtes illuſtres ? Juſques à préſent vous n'avez trouvé que des femmes qui ſe ſont données, pas une ne s'eſt rendue. Il eſt cependant une Beauté fiére qui mépriſe les hommes.... Vous riez, dit la Fée ? Oh ! je n'ai garde, repliqua-t'il. Cette conquête

eſt digne de vous, pourſuivit Grelotine : Allez à la Cour d'Orbaſſan, où cette inhumaine ſe fait adorer ſous le nom de Melhoë. Mettez la main ſur la conſcience, Madame Naſillonne, dit Neraïr, à votre tour ne me tendez-vous pas quelque panneau, ſeulement pour vous divertir ? & votre Melhoë ne ſeroit-elle pas quelque Maneſtris ? Vous ſavez que je les crains autant que Grelotine, la bien pourvuë, avec ſa virginité de cinquante ans, auſſi frippée qu'une vieille mode ; & puis quand j'aurai bien été la dupe de votre Melhoë, par vos railleries, vous viendrez mettre le comble à ma diſgrace. Taiſez-vous, inſolent, répondit Grelotine, tranſportée de fureur, & avec une voix terrible. Enſuite craignant de détromper le Prince : Quoique Grelotine & moi, reprit-elle d'un ton radouci, ayons ſouvent des différends en-

semble, je l'estime & la respecte, & sa qualité de Fée doit vous la rendre vénérable. Sa virginité, dont vous parlez avec tant de mépris, est une preuve de sa haute vertu. Madame Nasillonne, ma bonne amie, repartit le Prince, il faut que le respect ne vous coûte guéres, & depuis tantôt vous êtes bien changée; vous ne faisiez pas une si haute estime de la virginité de Grelotine, dont personne n'a voulu; qui le sait mieux que moi? La Fée des Grelots, prévoyant qu'elle parviendroit aussi peu à se rendre respectable, qu'elle réussissoit à inspirer des désirs, pour s'épargner des vérités mortifiantes; reprit la parole ainsi:

Mon fils, pour revenir au sujet qui m'a amenée, comme je vous l'ai déja dit, allez à la Cour d'Orbassan; toujours présente, je favoriserai vos desseins, & tout ira bien. Prenez cet anneau; mais aupara-

vant rendez-moi les éguillettes, dont la vertu empêcheroit l'effet de celle de ce nouveau présent, qui renferme leurs propriétés & une infinité d'autres : c'est un talisman qui vous rendra plus aimable que vos Rivaux. Je ne veux point de secours, repartit Neraïr ; l'assistance d'un Dieu deshonore le Héros qui combat. Prenez, prenez, dit la Fée, en nasillant plus fort que jamais, vous êtes trop jeune pour avoir des volontés. Grelotine, voyant que l'air d'autorité n'en imposoit point au Prince : Cet anneau ajoûta-t'elle, pour l'obliger à obéir, vous doit mettre à l'abri du pouvoir de Grelotine, qui à l'heure même est occupée à chercher de nouveaux moyens pour vous faire périr.

A ces mots Neraïr pâlit ; il redoutoit bien plus Grelotine, depuis que la Fée des Lunettes lui avoit appris certaines anecdotes sur sa per-

sonne. Mais se rappellant que les éguillettes l'avoient sauvé des faveurs de la perverse Fée, il partagea le différend, prit l'anneau, & garda les éguillettes ; & quelques instances que la fausse Nasillonne fît à Neraïr, le souvenir du danger qu'il avoit couru, ne lui permit pas de se désaisir du gage de l'amitié de sa Protectrice, dont il avoit déja éprouvé l'efficacité. Grelotine se mordit la lévre, & disparut. Elle avoit compté que maîtresse des éguillettes, Neraïr se trouvant à sa disposition, elle le forceroit à expier ses railleries, en rendant hommage à sa virginité, tant pour lui, que pour son Pere, ou qu'elle vengeroit sur le fils les affronts qu'elle auroit reçus des deux.

CHAPITRE V.

Réflexions en l'air.

TAndis que Grelotine se désespéroit d'avoir manqué son coup, Neraïr, médiocrement flaté de ne devoir le cœur de Melhoë qu'au nouveau présent qu'il croyoit tenir de sa Protectrice, continuoit sa route vers la Capitale de l'Orbassan. Il repassoit cependant dans sa tête tout ce qui lui étoit arrivé depuis le départ de la Cour de son Pere. Quoique Nasillonne lui eût appris des manœuvres de Grelotine, il s'étonnoit encore de n'avoir rencontré dans le grand nombre des femmes qu'il avoit connues pendant ses voyages, aucune qui méritât son attachement. Celle à qui on trouvoit de la beauté, avoit des défauts : à l'une on voyoit des vices, à l'autre des ridicules,

pas une n'étoit eſtimable. Je crois, en vérité, diſoit-il en lui-même, que l'Oracle de Zinzinard a été jadis homme à bonne fortune. Le conſeil qu'il m'a donné, aime ſi tu peux, eſt celui d'un Philoſophe profond, & qui connoît les femmes par l'uſage. De toutes les Princeſſes que j'ai fréquentées, Nira, ſans doute, eſt la plus ſupportable; elle a de la jeuneſſe, avec une figure brillante: voilà une belle écorce, qui ne cache que des travers, de la vanité, de la crédulité, de la folie enfin. Pour Maneſtris, je n'en reviens point, à tous égards c'eſt un prodige dans la nature. Il ne manque à ſon bonheur, que d'avoir les cent bouches de la renommée, & les événemens de quelque procès à raconter.

On ſait, reprenoit Neraïr, que l'uſage du monde demande que l'on faſſe aux femmes des complimens, & la forme la plus galante à leur

donner, eſt de s'offrir à elles. Mais toutes les fois que l'on s'offre, on ne veut pas être accepté, & on l'eſt toujours. Ne vous propoſez-vous pas, vous n'y gagnez rien : la Reine de Mariſan me l'a bien prouvé avec ſon étiquette. Et puis, qu'eſt-ce que cette plaiſanterie ridicule d'affecter une grande ignorance, qui s'accorde ſi peu avec une expérience conſommée, dont on porte des marques ſur ſoi ? Quand on a dans ſa perſonne de ces défauts qui font trembler le ſpectateur, tout au moins devroit-on en avertir auparavant, la probité l'exige.

CHAPITRE VI.

Ris immodérés.

APrès une fort longue marche, Neraïr vit enfin la Capitale de l'Orbaſſan. Dès qu'il parut à la Cour,

il fut infiniment surpris de la trouver si brillante & si nombreuse : elle ne ressembloit en rien à ces Cours, dont les foibles Souverains sont anéantis par les titres fastueux d'un petit nombre d'Officiers. Le Roi d'Orbassan reçut le jeune Prince avec des distinctions singuliéres.

En voyant Neraïr, les femmes s'abandonnerent à de grands éclats de rire. Ennemi de la tristesse, il rioit aussi de son côté, sans se douter que ce fût à ses dépens ; & quand il en eût été informé, il ne s'en seroit guéres mis en peine. Tout attiroit son admiration, & lui faisoit désirer de voir la Princesse d'Orbassan. Quel fut son étonnement !

Melkoë étoit dans cet âge, où les graces naïves de l'enfance s'allient à la majesté d'un âge plus mûr. Une taille noble & formée par l'Amour, portoit la plus belle tête du monde : sa beauté avoit le doux éclat du so-

leil s'élevant ſur l'horiſon du matin. Chacun trouvoit en elle le charme auquel il étoit le plus ſenſible ; mais Melhoë étoit encore plus adorable par l'excellence de ſon caractére & de ſon eſprit : elle diſoit toujours ce qui étoit le plus convenable. Bien éloignée de l'ambition ridicule des conquêtes, qui cherchant à plaire à tout le monde ne plaiſent jamais, elle avoit un air différent pour tous ceux qui l'approchoient.

Quel cœur eût pu ſe défendre de tant de charmes réunis ! Neraïr, l'inſenſible Neraïr, ce Neraïr ſi frivole, éprouva en voyant la Princeſſe un frémiſſement dans toute ſa perſonne. Son cœur ému ſentit une atteinte mortelle. Pour la premiére fois, la triſteſſe & la crainte de déplaire ſe firent connoître à lui. Frappé d'admiration, il voulut parler, & ſa langue bégaya ; il rougiſſoit, pâliſſoit, ſon trouble augmentoit

avec ſa paſſion ; il n'avoit l'uſage de ſes ſens que pour ſentir l'excès de ſon amour.

Tandis que Melhoë rendoit au Prince ce qu'elle devoit à ſa naiſſance, les Dames de ſa ſuite continuoient à cacher ſous leurs éventails, des ris qui déplurent d'autant plus à la Princeſſe, que la cauſe lui étoit connue. Il eſt tems que je mette le Lecteur au fait du ſujet qui faiſoit rire la Cour femelle de la Princeſſe d'Orbaſſan.

Comme on l'a vu, Grelotine avoit donné un anneau enchanté au Prince, qu'il croyoit tenir des bontés de la Fée des Lunettes. Cet anneau, dont on avoit exalté les propriétés, devoit cependant par le changement de la figure de celui qui le porteroit, le rendre difforme aux yeux de ceux qui ne l'avoient point vu précédenment, & Neraïr parut tel aux femmes qui entou-

roient la Princesse d'Orbassan. Dans l'absence de ce qui est agréable, les personnes du sexe s'égayent volontiers aux dépens du ridicule, & la preuve la plus forte qu'elles puissent donner de leur vertu, est de s'occuper d'un objet risible, lorsqu'un objet aimable est sous leurs yeux. Melhoë, bien plus vertueuse, ne rioit jamais du ridicule, & plaignoit ceux qui en étoient les porteurs.

CHAPITRE VII.

Tristesse de Neraïr.

NEraïr, comme enchanté auprès de la Princesse, ne pensoit pas que sa présence pût lui devenir incommode, & il en fut averti par un de ses principaux Officiers : le Prince se fit violence pour s'arracher d'auprès d'elle. Il rentra chez lui, plongé dans la tristesse la plus profonde ;

ſa demeure lui parut un déſert : ſes pas le portant au hazard, il erroit dans ſes vaſtes appartemens ; Neraïr cherchoit cette douce tranquilité qu'il avoit perdue, & que la préſence de Melhoë pouvoit ſeule lui rendre. Tous ceux de ſa maiſon le crurent malade, lorſque de profonds ſoupirs apprirent la nature de ſon mal. Les douze Radoteurs, qui compoſoient le Conſeil, cherchant, ſans doute, des ſujets pour exercer leurs talens, furent d'avis de mettre cette affaire en délibération, tant ils aimoient le genre délibératif.

Renfermé en lui-même, le Prince n'entendoit pas un des propos impertinens qui ſe tenoient autour de lui. Ce n'étoit plus cet homme ſi redoutable au ridicule ; ſon ame, toute entiére à l'amour, n'avoit plus d'autre penſée que celle d'aimer : il ne jettoit qu'avec effroi ſes regards ſur le paſſé. Que les objets de mépris,

dont il avoit si long-tems fait son amusement, lui devinrent odieux! Qu'il se trouvoit enfin malheureux d'avoir si long-tems ignoré les charmes de la Princesse d'Orbassan!

Lorsque le tems de faire sa cour à la Princesse fut revenu, il partit avec le désir & la crainte de la revoir. Neraïr l'aborda en tremblant: elle se fit un devoir de le rassurer par un accueil obligeant. La confiance, cette bonne opinion de soi-même, l'avoit abandonnée : à peine osoit-il lever ses regards sur Melhoë. Le surprenoit-elle, la regardant, il baissoit les yeux, & la rougeur couvroit son front. S'il eût pu se placer dans le même point de vue de ceux qui le considéroient, il se fût trouvé bien sot. Tous les ridicules de nouvelle date doivent être pour l'Amant qui les découvre en soi, autant de preuves du progrès de sa passion.

Le Prince ne trouvoit rien à dire;

les occaſions de parler ſe préſentoient & diſparoiſſoient ſans qu'il s'en apperçût : pour plaire il n'avoit que le mérite d'aimer. Dans les premiers momens d'un tendre délire, tous les agrémens nous abandonnent, nous ne les retrouvons que dans l'objet de nos feux : plus on eſt épris, moins on a ce qui rend aimable.

De retour chez lui, Neraïr s'abandonna à toutes les réflexions qui déſeſpérent les nouveaux Amans. La violence de ſon amour ne lui permettoit pas de ſe livrer à l'eſpérance : la crainte eſt le premier ſentiment de l'amour, l'eſpérance n'eſt que le ſecond, & c'eſt elle qui fait réuſſir.

L'état du Prince de Zinzinard fut le même pendant plus de ſix mois ; mais revenu de ce long étonnement, le vrai caractére d'une grande paſſion, il forma le projet de plai-

re à l'objet de sa tendresse. Beau projet assurément, mais impraticable ! L'ame de Neraïr avoit reçu de si fortes impressions, que, sans le savoir, il étoit devenu le plus ennuyeux personnage de son tems. Combien d'ennuyeux ne se doutent pas qu'ils le sont, trompés par la réputation méritée qu'ils ont eu d'être amusans ! Il cherchoit les occasions de plaire, & les perdoit. Ses assiduités auroient dégénéré en importunité, si la Princesse n'eût eu l'ame assez bonne pour ne savoir pas s'ennuyer : peut-être s'apperçut-elle que Neraïr ne devoit son état qu'à l'amour, tant il étoit peu naturel d'être triste à ce point-là ! De mémoire de femme, on n'avoit rien vu de semblable.

La pitié cependant commençoit à parler au cœur de Melhoë. Eh ! qui auroit pu refuser quelque compassion à un Prince, en apparence, si peu

peu favorisé de la nature, & qui, de plus, étoit enseveli dans une tristesse profonde! La Princesse, à force de se dire que Neraïr étoit à plaindre, le plaignit, en attendant que l'amour lui conseillât de le consoler de ses disgraces. Soit que Melhoë eût laissé appercevoir au Prince un sentiment si favorable, ou que, lassé de son état, il cherchât à en sortir, il recouvra insensiblement cette gayeté qu'il avoit perdue. La Fée des Grelots n'avoit pu changer son âme, il ne s'occupa que du désir & des moyens de se rendre agréable à la Princesse, & bientôt Melhoë, éprouvant un second changement, passa, sans s'en appercevoir, de la pitié à un mouvement plus tendre. Moins Neraïr étoit redoutable par son extérieur, moins elle se défendit de l'aimer.

Jusques à l'instant où Melhoë avoit vu Neraïr, elle n'avoit été en-

tourée que de ſots, qui s'étoient fait préſenter comme Princes. Ils attendoient tout de leur belle figure, & rien de leurs ſoins, ignorant, ſans doute, que pour ſe faire aimer, le ſeul titre eſt de chercher à plaire. Eſt-il étonnant que la Princeſſe n'eut rien ſenti pour aucun d'eux? Si Neraïr leur paroiſſoit inférieur par les effets de la haine de Grelotine; il avoit un mérite réel, des vertus, de l'eſprit avec de la modeſtie; Melhoë en connut tout le prix. Combien de femmes ſe contentent à moins!

Chapitre VIII.

Impromptu de Neraïr.

On ne date en amour que de l'inſtant où l'on découvre ſa paſſion à l'objet qui l'a fait naître. Neraïr aimoit & ne penſoit pas à le

dire, lorſque par un air de mauvaiſe humeur, il s'aviſa de vouloir en inſtruire Melhoë. Avoit-elle pour les Rivaux du Prince quelqu'une de ces politeſſes froides, qui ſont un des devoirs de la ſociété, il en étoit jaloux; & ſes bruſqueries le faiſoient connoître.

Dans un accès de jalouſie, s'étant une fois emporté d'une maniére trop marquée, Melhoë crut devoir reprimer la pétulance de Neraïr; mais elle attendit le moment où, ſeule avec lui, elle pourroit lui parler ſans témoins. Alors elle lui demanda avec douceur, de quel droit il oſoit cenſurer ſa conduite? La queſtion étoit embarraſſante. Neraïr ſe jetta aux pieds de la Princeſſe, à deſſein de lui demander pardon, il en arriva tout autrement. Appeſantiſſez votre main ſur moi, s'écria-t'il! Vous ne connoiſſez pas encore tous mes crimes; que l'amour, dont

je brûle pour vous, me rend coupable!... Le trouble du Prince à l'inſtant paſſa dans le cœur de Melhoë. L'aveu de la paſſion de Neraïr fut un trait de lumiére, qui éclaira ſon Amant ſur la nature des ſentimens qu'elle renfermoit dans ſon ſein; ils ſe développerent tout-à-coup.

La déclaration étoit en bonne forme; c'étoit un manque de reſpect de la part de Neraïr, dans lequel néanmoins il ne ſeroit jamais tombé, ſi Melhoë ne ſe fût permis une curioſité téméraire. D'un autre côté, pouvoit-elle ſe défier d'un perſonnage auſſi triſte & auſſi timide? Elle aima donc mieux pardonner ſa faute, puiſque la punition en eût été injuſte. Si cependant elle n'y eût pas trouvé ſon avantage, peut-être ne ſe fût-elle pas piquée de tant de grandeur d'ame. La généroſité n'eſt qu'une maniére noble de trouver

ſon interêt dans celui des autres, dont on a fait une vertu.

Toujours proſterné aux pieds de Melhoë, comme devant une Divinité, (Eh! quel Dieu vaut l'objet qu'on adore!) Neraïr gardoit un profond ſilence. Levez-vous, Prince, dit Melhoë, à qui tant de reſpects étoient à charge, vous m'offenſez. Puiſque mon ſort a été de vous déplaire, je ne puis plus vivre, répondit-il. Je vous pardonne, repartit-elle. Ah! Madame, repliqua-t'il, vous ne m'aſſurez du pardon que pour me ſauver du déſeſpoir.... J'oublie combien j'ai à me plaindre de vous, ajoûta la Princeſſe outrée. Après l'aveu que je viens de vous faire, continua le Prince en ſoupirant, vous devez me haïr: par pitié raſſurez-moi, Madame.

La contenance de Neraïr, la crainte du monde, la néceſſité à l'obliger de ſe relever, enfin le pan-

chant, plus fort que toutes ces raisons, tout sollicitoit Melhoë à se déclarer. Neraïr étoit un de ces personnages ridicules, dont une malheureuse femme ne peut se débarrasser, qu'en souscrivant à leurs demandes les plus foles. A quelque prix que ce fut, il falloit se défaire d'un homme aussi extraordinaire, qui, au hazard de tout ce qui pourroit en arriver, s'obstinoit à demeurer dans une posture humble, mais qui n'étoit pas décente.

Excédée, ennuyée, & tout ce qu'il vous plaira, Melhoë répondit avec un son de voix qui portoit l'amour dans le cœur : Je devrois punir votre témérité, je l'oublie, & vous ne devez votre pardon qu'à vous-même : c'en est trop, finissez, je vous en conjure. Tout autre se fût contenté de cet aveu; mais Neraïr, qui s'étoit long-tems fait violence, étoit en train d'exiger; il osa

ſupplier la Princeſſe de parler un langage plus intelligible. En vain elle tenta de le ſatisfaire avec le ſecours de quelques périphraſes, il y trouvoit toujours de l'obſcurité. Une heure auparavant, Neraïr n'oſoit eſpérer, & l'eſpérance ne le ſatisfait plus.

Avec un eſprit plus préſent la Princeſſe eût pu mettre fin à tant d'impertinences, en quittant le lieu dont s'étoit emparé l'importun; mais les Amans n'aquiérent la préſence d'eſprit, que quand l'Amour a fait leur bonheur. D'ailleurs la Princeſſe étoit ſans expérience.

Elle reſtoit ferme cependant dans le deſſein de ne rien accorder de plus, lorſqu'un bruit, qui ſe fit entendre dans une piéce voiſine, la détermina tout-à-coup : elle tendit une main à Neraïr, ſur laquelle il imprima le baiſer le plus ardent, & le tirant à ſoi : Prince, dit-elle, avec

des yeux mouillés de larmes que le dépit faisoit verser, puisqu'il faut avec vous opter entre la hainé & l'amitié, la haine n'est pas faite pour mon cœur. Relevez-vous.... On vient.... Je suis perdue.... L'arrivée de quelques Courtisans ne permit pas au Prince d'exprimer sa reconnoissance à son Amante.

CHAPITRE IX.

Repentir & grace.

NEraïr, au comble de ses vœux, ne put trouver de la journée le moment de voir Melhoë; il vouloit lui jurer un amour éternel, mais la Princesse de son côté avoit juré de ne plus courir les risques du tête-à-tête. Elle ne pardonnoit point à Neraïr la violence avec laquelle il lui avoit arraché son secret: elle vouloit se punir aussi de la foiblesse qu'elle

avoit eue de le lui apprendre ; & renfermée dans son appartement, elle se déroba aux yeux de tout le monde.

Qu'il est affreux d'être séparé de ce qu'on aime ! Neraïr fut désespéré de ne plus voir l'objet de son amour. Il eut tout le tems de se repentir d'une témérité qu'il eût voulu racheter de la perte de tout son sang. Cruelle ! s'écrioit-il, croyant parler à Melhoë, rendez-moi votre présence ; sans vous la vie n'est qu'un long supplice pour moi ; que j'expire à vos pieds, mon sort sera digne d'envie.

Sans doute il est un Dieu qui exauce les vœux des Amans. Melhoë sentit affoiblir le sentiment de colére qui l'animoit contre le Prince, & dans un téméraire bientôt elle ne vit plus qu'un homme aimé. Le besoin de le voir se fit sentir à son cœur. Eh ! quel besoin plus pressant ! il est le seul d'une ame sensible.

Melhoë se montra aux yeux de

Neraïr. Je n'entreprendrai point d'exprimer ce qu'il ſentit à la vue de cet objet ſi déſiré ; qu'il eſt heureux de l'éprouver par ſoi-même ! Neraïr ſembloit recevoir un nouvel être ; tout s'embelliſſoit à ſes yeux ; ſon ame, ſi long-tems captive , reprit ſon eſſor ; ſa converſation n'étoit qu'un délire brillant : quoique Melhoë ſe fût propoſée de montrer un front ſévére au Prince , la gayeté de Neraïr ne lui permit pas.

Une femme ſenſible a beau vouloir ſe défendre du tête-à-tête avec celui qu'elle aime , le moment de s'y trouver avec lui arrive : on n'eſt jamais bien en garde contre ſes panchans. Neraïr ſaiſit un inſtant où Melhoë étoit ſeule ; auſſi-tôt ſe jettant à ſes genoux : Enfin, lui dit-il, en preſſant les mains de la Princeſſe dans les ſiennes , je puis vous parler d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie. Vous ne répondez point ? ....

Ah! c'én est fait, vous me regardez avec des yeux de colére!... Prince!... dit Melhoë. Ses joues se couvrirent alors du voile incarnat de la pudeur; elle resta sans voix. Dois-je vivre? dois-je mourir, reprit l'ardent Neraïr? Je devrois vous haïr, répondit la Princesse. Quel est mon crime, s'écria-t'il? ne pardonnerez-vous point un transport que vous m'avez fait connoître? Si l'amour vous trouve inexorable, quel Dieu peut vous toucher! Je vous adore, est-il un sentiment plus digne de mon cœur & de vous? Les Dieux sont honorés par le culte de notre amour; c'est à la beauté de recevoir, & de déposer à leurs pieds le tribut qu'ils en exigent: elle est la Prêtresse des Dieux, si elle-même n'est la Divinité. *

* Que l'on pardonne à mon Héros l'hiperbole & le peu de justesse de ses expressions. C'est une prérogative des Amans d'extravaguer lorsqu'ils parlent des objets de leur passion; & en cette occasion il eût été peu galant à Neraïr de déroger à cet usage.

Neraïr fit des fermens d'aimer toujours, parla de fa paffion, & en parla tant, que Melhoë n'en douta plus. Cédant plûtôt à la vérité de fon caractére, qu'aux inftances d'un Amant qui méritoit d'être aimé, elle prit à fon tour la parole. Mon bonheur, dit-elle à Neraïr, eft attaché à l'idée de vous croire fenfible ; puiffiez-vous ne jamais la détruire, on ne me verra point changer à votre égard. Alors il fe faifit des mains de la Princeffe, qu'alternativement il baignoit par fes pleurs, ou dévoroit par des baifers de flamme. Comme anéanti tout-à-coup par la violence de fon amour, il laiffa pancher mollement fa tête fur les genoux de Melhoë, dont les beaux yeux s'attachant fur Neraïr, fe remplirent en ce moment de larmes : il leva les fiens fur fon Amante. Qui pourroit dépeindre l'expreffion de leurs regards, décriroit les mouvemens de

leurs ames ! Tous deux, enivrés de la douce certitude d'être aimés, ne formoient de projets, ne connoissoient de félicité que celle de s'adorer éternellement. Dois-je compter sur vos sermens, dit enfin la Princesse, en poussant un soupir ? Mes pleurs, répondit-il, vous en assurent assez. Si les Dieux, continua-t'il, m'ont reprouvé au point de me laisser tomber un jour dans l'inconstance, puissent-ils plûtôt me priver de la vie ; qu'un tourment plus cruel me punisse, puissai-je vous voir aujourd'hui pour la derniére fois !

Cette conversation fit place à l'examen des moyens qui devoient faciliter l'union des deux Amans. Il fut arrêté entre eux, que Neraïr dépêcheroit un Courier à son Pere, par lequel on l'instruiroit de la maniére dont il faudroit s'y prendre pour obtenir la Princesse.

Neraïr ne quitta Melhoë que pour

se mettre en état de pouvoir la posséder bientôt : il exécuta de point en point ses ordres. Zamaïs reçut la lettre de son fils : pendant plusieurs jours il voulut & ne voulut pas ; mais au milieu de tant d'irrésolutions, il fut déterminé tout-à-coup, par l'idée flateuse que Neraïr, qu'il n'aimoit point, pourroit bien un jour n'avoir que l'honneur de donner un nom aux enfans de sa femme.

Il envoya donc des Ambassadeurs au Pere de Melhoë, qui seconderent si bien les vœux des deux Amans, que la Princesse fut accordée à Neraïr. Il la dut cependant beaucoup moins à la puissance de son Pere, & à l'habileté de ses Ministres, qu'à son mérite personnel que le Roi reconnut.

CHAPITRE X.

Histoire d'un Génie.

A Peine l'audience, que le Roi avoit donnée aux Ambassadeurs de Zamaïs, fut-elle finie, qu'il entra dans son cabinet, suivi du Prince de Zinzinard. Le Monarque embrassa Neraïr, qui s'épuisoit en actions de graces. Prince, lui dit le Roi, avant que d'annoncer à ma Fille l'honneur que vous lui faites, il est à propos de vous instruire des conditions auxquelles vous serez forcé de vous soumettre avant que de pouvoir la posséder.

Le Génie Vantima regnoit autrefois sur le vaste Empire des Muguétiens; ses Sujets parvinrent sous son regne à cette félicité que les peuples désirent toujours, & qu'ils ne trouvent jamais. Le Génie faisoit le bon-

heur d'un peuple qui l'aimoit ; il étoit heureux, ou devoit l'être ; mais accoûtumé aux douceurs de l'Empire, & soupirant après d'autres biens, il voulut partager son bonheur : le partage l'augmente quelquefois, & le plus souvent le détruit.

La fille du Roi de Zaïnir s'offrit à ses yeux ; il ne put la voir sans sentir pour elle une passion violente. Aussi-tôt aimé qu'amoureux, le Génie demanda au Roi de Zaïnir sa fille, l'obtint, & bientôt les deux Amans passerent au lit nuptial.

On les avoit laissés ensemble ; tous deux enivrés de leur bonheur, se livroient à leurs transports : les portes de leur appartement ne furent pas plûtôt fermées, qu'un bruit affreux se fit entendre ; le Palais fut ébranlé par les violentes secousses d'un tremblement de terre ; les astres pâlirent d'effroi, & le Ciel en fu-

fureur annonça sa vengeance par les coups redoublés de la foudre.

Dans l'épouvante que causoient tant de prodiges ; le Roi se hâta d'aller se refugier sous les aîles puissantes du Génie. Il vole à son appartement ; les portes en sont arrachées ; tout à ses yeux n'offre que les images de la désolation. Le Monarque perce jusques au lieu qui renfermoit son Gendre & sa Fille. Le silence de l'horreur y regne. Il approche du lit nuptial : quel coup pour un Pere ! Sa fille, cet unique objet de sa tendresse, l'œil fixe, les cheveux épars, & presque sans vie ; & son Gendre, l'honneur & l'appui de sa vieillesse, enchaîné par une main invisible, reste sans puissance. En vain le Roi le presse de lui apprendre la cause des prodiges qui le frappent ; le Génie, enseveli dans une tristesse profonde, dédaigne, ou ne peut satisfaire la curiosité du Roi.

Tandis que ce Pere infortuné ſe livroit à ſon déſeſpoir, une voix ſe fit entendre ; il leve les yeux, un vieillard vénérable, qu'il voit aſſis ſur un char, lui adreſſe ces mots :

Je ſuis le Souverain des Génies ; le Ciel défend à mes Sujets de mêler leur ſang avec celui des mortelles. J'ai puni les infracteurs de ſes loix.

Vantima n'étoit qu'un rebelle, pourſuivit le Roi d'Orbaſſan. Les loix du Giniſtan, qui prohiboient le mariage des Génies avec les filles des hommes, étoient conçues en ces termes clairs & précis : *Nous défendons à l'Ordre des Génies d'épouſer des mortelles, ſi elles ne ſont vierges.* Il eſt certain que cette condition excluoit toute alliance, & l'Amour ſeul peut faire excuſer Vantima de n'en avoir pas ſenti toute la force, ou la vanité du Génie étoit extrême, de penſer que pour lui ſeul, une fille apporteroit en dote un

bien qui fut toujours le partage des Amans.

Le Roi de Zaïnir tomba aux pieds du Monarque des Génies, pour lui demander la grace de ſon Gendre & de ſa Fille, & ne put l'obtenir. Le Génie irrité diſparut.

Dans ce même-tems un autre prodige ſe montra à Muguetia, Capitale des Etats de Vantima. Une colonne d'airain, de je ne ſais combien de milliers de coudées, ſortit tout-à-coup du ſein de la terre. Elle portoit une inſcription, qui ordonnoit de la part du Souverain du Giniſtan : *Que nul homme dans toute l'étendue de l'Empire des Muguétiens, ou des Etats dépendans, ne pourroit obtenir la main d'une fille, qu'au préalabe elle ne ſubît une épreuve de cent jours, pendant lequel tems elle reſteroit expoſée à la pétulance des déſirs de la jeuneſſe Muguétienne. Que nul ne ſeroit exempt de cette loi ; les Rois, les Grands & le Peu-*

plé, la ſubiroient également, & cela pour expier l'affront fait à l'Ordre des Génies dans la perſonne de Vantima. Les autres loix de l'épreuve ſe trouvent tranſcrites au long dans un Livre précieux, dont le Grand-Prêtre de Muguetia eſt le dépoſitaire.

Depuis ce tems, le Génie Vantima en pénitence, & claquemuré entre quatre toiles d'arraignées, croit toujours voir le moment où ſa femme ceſſa d'être vierge. La liberté ne lui ſera rendue que lorſqu'un mortel épouſera une fille avec ſa virginité.

Les Etats d'Orbaſſari, continua le Roi, relevent de l'Empire Muguétien, & vous ne pouvez épouſer ma fille, qu'en vous ſoumettant à la loi des épreuves. Sans pouvoir vous y oppoſer, vous ſerez témoin des efforts que l'on fera pour la ſéduire : les combattre, ce ſeroit perdre les droits que je vous donne ſur elle.

CHAPITRE XI.

Déſeſpoir deNeraïr.

LE récit du Roi frappa Neraïr de la plus mortelle douleur. Il avoit pour Melhoë une eſtime ſans bornes, & l'eſtime ne connoît point les ſoupçons ; mais s'il n'appréhendoit pas qu'elle manquât à ce qu'elle devoit à ſon Amant, il avoit à craindre que certaines libertés n'euſſent été priſes par la Princeſſe avant qu'elle ſe fût engagée à lui. Souvent on n'attend pas l'amour pour faire connoiſſance avec le plaiſir.

Eh ! depuis quand cette loi cruelle eſt-elle établie, demanda le Prince d'un ton affligé ? Depuis ſix mille ans, * répondit l'Hiſtorien pour le conſoler. Grands Dieux ! s'écria Neraïr.... La Princeſſe eſt vertueuſe,

* On admet ici la Chronologie Chinoiſe.

je le crois ; mais comment voulez-vous que l'on ſoit parvenu à ſeize ans & avec ſa virginité, puiſque pendant ſoixante ſiécles il ne s'eſt pas trouvé une ſeule vierge dans un Empire auſſi vaſte ? Il faut qu'une impoſſibilité morale s'y oppoſe. Ah ! le traître ! l'exécrable Génie !

Mais je ſupplie Votre Majeſté, dit-il en ſe reprenant, de m'apprendre ſi la Reine votre Epouſe.... Oh ! ne parlons point de cela, repartit le Roi en lui coupant la parole. Il eſt cependant néceſſaire, ajoûta Neraïr, que je m'informe ſi l'honneur qui m'eſt reſervé, eſt héréditaire dans votre auguſte Maiſon. Ne vous ai-je pas annoncé, repliqua le Potentat, que les épreuves durent depuis ſix mille ans ? Ah ! j'entens Votre Majeſté, elle n'a été, tout au plus, que le ſecond. Le Monarque, familiariſé avec cette idée par les ſoins journaliers de ſa digne Moitié,

ſe mit à rire de l'air de Neraïr, à qui cette converſation donnoit la mine d'un homme, qui ſurprend ſa Fiancée renonçant à la gloire de délivrer le Génie.

Sire, demanda Neraïr, s'il arrivoit qu'une fille ſoutînt avec gloire l'aſſaut de tous ces étourdis, qu'en arriveroit-il? Si cette fille ſe trouvoit intacte, répondit le Pere de Melhoë, les épreuves ſeroient abolies, le Génie rentreroit dans tous ſes droits, & ſa femme iroit en l'autre monde ſe donner pour vierge, ſi bon lui ſembloit. Ah! la belle révolution, dit le Prince! qu'elle figureroit bien dans un conte de Fée!

L'anneau de l'épreuve, pourſuivit le Roi, que le Grand-Prêtre remet à la Mariée lorſqu'elle ſe préſente à l'Autel, ſe trouva fait pour le doigt de ſon heureux Epoux. Alors on verra des prodiges ſans nombre. La conquête du monde eſt même,

dit-on, reservée à ce Mari fortuné. Vous m'apprenez, Seigneur, repartit le Prince, que le monde ne sera jamais conquis.

Mais ces Muguétiens sont-ils aimables, questionna Neraïr? Ils sont charmans, repliqua le Roi : le visage le plus joli, la taille la plus noble, l'esprit le plus brillant, tout cela n'est qu'un foible crayon de leurs agrémens. Ils ont tous les talens? Poëtes, Musiciens, Orateurs, Danseurs, ils sont ce qu'ils veulent être. Attentifs à plaire, habiles à se faire aimer, ils savent profiter de l'occasion, ils ont même l'habileté de la faire naître. Adroits dans leur conduite, un mot jetté au hazard, ou échappé à la distraction, produit toujours un bon effet. La constance & la légéreté servent également leurs desseins. Vifs & étourdis, ils ne font que des imprudences avantageuses. Selon leur interêt, tristes,

gais, coléres, ou tranquiles; ils ont toujours l'humeur qui plaît aux autres; leurs pensées & leurs sentimens sont des enfans d'adoption. Grands faiseurs de prestiges, le mensonge forme leurs enchantemens; mais souvent la vérité les détruit. Leur habileté est même allée jusques à tirer parti de l'usage des larmes qu'ils ont à leur disposition. Les Muguétiens aiment le plaisir sans connoître la volupté; ils veillent la nuit, dorment le jour. Tout leur tems, leurs soins & leurs pensées sont données aux bonnes fortunes. C'est un art difficile, dont le plus grand secret est de se faire croire occupé, dans le tems même qu'on languit dans une insipide oisiveté, d'exciter l'émulation parmi les femmes, & de se montrer à elles comme le seul objet digne de leur ambition, enfin, de donner dans le monde les rigueurs qu'on éprouve, pour des fa-

veurs qu'on ne reçoit pas. Les Muguétiens étoient tels, lorſque je les ai connus.

Voilà de méchans coquins, dit Neraïr, & je ne m'étonne plus, que les vertus des femelles de tous les tems ſe ſoyent trouvées priſes à leurs piéges.

Je ſuis bien inſtruit, continua Neraïr; mais j'en reviens à cette loi barbare. Melhoë.... Puis-je me flater qu'elle réſiſtera à tant d'artifices? Encore ſi je pouvois l'aider de mes conſeils.... Ils vous ſont interdits, interrompit le Roi. Mais, repliqua le Prince, ne me ſeroit-il pas permis de me jetter dans la foule des Muguétiens, & de travailler pour mon compte? Encore moins, repartit le Monarque en riant. Votre Majeſté m'en dira tant, reprit Neraïr, que j'entrevois ce qui arrivera. Je ne ſuis point aſſez vain pour penſer.... La Princeſſe m'aime, mais après tout

on peut.... Eh ! franchement quand on a pour ſoi l'exemple de ſix mille ans, on eſt excuſable : une choſe paſſée en coûtume, n'eſt plus un crime.

Mais de quoi vous affligez-vous, demanda à ſon tour le Roi ? Suppoſons un moment que Melhoë.... Ah ! ne ſuppoſons rien de grace, interrompit le Prince, je ne me conſolerois jamais.... Pourquoi craindre, reprit le Monarque ? vous devez m'en croire, ce prétendu malheur n'eſt qu'une bagatelle, dont l'imagination ſe fait un fantôme. Fantôme tant que l'on voudra, répondit le Prince, il me cauſe un mal réel, en diſſipant l'illuſion à laquelle mon bonheur eſt attaché : l'idée d'avoir le premier touché le cœur de Melhoë l'embellit à mes yeux ; je ne puis perdre cette idée ſans mourir de douleur.

Qui vous dira, interrogea le Sou-

verain, que ce ſoit une preuve que ma fille ait déja aimé? ces petites fautes précoces ne ſont que de purs enfantillages, où le cœur n'avoit point de part. La moitié des filles ſont ſéduites par l'artifice, d'autres cédent par ignorance; toutes, guidées par des hommes habiles, tombent dans le précipice avant que de l'avoir apperçu. La premiére chûte ne mérite aucun nom; à peine la ſeconde eſt-elle une foibleſſe: à tout cela je ne vois point d'amour. Mais ſuppoſé qu'il y en eût.... Encore des ſuppoſitions, s'écria le Prince! je ſupplie Votre Majeſté de me les épargner, elles portent malheur. Non, dit le Roi, je veux vous guérir de vos inquiétudes ridicules. Suppoſé, qu'avant que de vous connoître, ma fille eût eu un attachement, elle n'en ſeroit que plus tendre pour vous. Je ne crois pas les premiers engagemens les plus forts; le cœur

fait les mêmes progrès que l'esprit; l'habitude de sentir lui donne des délicatesses, & ce n'est même que dans un âge mûr, qu'on est capable d'une grande passion. Dans les tems voisins de l'enfance, on est si occupé du spectacle nouveau du monde, qu'à peine trouve-t'on le tems d'aimer. Les impressions de l'amour ne sont que passagéres; l'instant qui les grave, les voit effacer. On donne son goût à l'inconstance; l'amour est le pis-aller de la jeunesse, tout au plus son amusement. D'ailleurs, si vous ne voulez pour femme que d'une vierge, il est à présumer que vous passerez vos jours dans le célibat.

Pendant ce discours, Nerair levoit tristement les yeux au Ciel, qu'il laissoit ensuite tomber sur le discoureur. Quand celui-ci eut fini : Que Votre Majesté me permette, lui dit-il, de l'assurer que je n'ai jamais entendu si cruellement philosopher;

& déraiſonner avec autant de méthode & de préciſion qu'elle vient de le faire. Le bon Roi, qui chériſſoit les raiſons qu'il alleguoit, par l'habitude qu'il avoit à ſe les dire pour ſa propre conſolation, ne voulut point démordre de ſon ſentiment.

En un mot, conclut le Roi, on ne peut être bleſſé par des manquemens commis dans un tems où l'on ne devoit rien à notre délicateſſe. Eh puis, qu'eſt-ce que la honte d'une faute qui ne nous eſt point perſonnelle, & ſur laquelle on ne peut nous faire un reproche, ſans que ſon auteur ne s'expoſe à eſſuyer la même mortification ?

Neraïr, qui ſe déſeſpéroit, abondoit en queſtions, paſſoit enſuite aux réflexions, & des réflexions aux expédiens : il n'étoit content de rien; ſon grand embarras étoit, que ſa paſſion ne lui permettoit pas l'idée de renoncer à Melhoë. Il ne pouvoit

vivre ſans elle ; il n'oſoit la croire innocente, & ne vouloit point la voir coupable ; il falloit cependant opter. Il convient qu'il ſe ſoumettoit à la loi qui lui étoit impoſée. Le Roi d'Orbaſſan, qui l'aimoit, fut ravi qu'il ſe fût enfin rendu.

CHAPITRE XII.

Irréſolutions de Zamaïs.

LOrſque Neraïr eût épuiſé la patience du Pere, il fut exercer celle de la fille, qui l'attendoit dans ſon appartement. Il entra chez elle avec un front ſévére. Etonnée de ſon abord, elle lui en demanda la cauſe. Ah ! Madame, lui dit-il avec un air de déſeſpoir, les épreuves.... Me feriez-vous l'injuſtice, interrompit-elle, de me croire capable?... Gardez-vous d'offenſer ma gloire par des ſoupçons odieux. Mais con-

noissez-vous ces enragés de Muguétiens, reprit Neraïr ? Savez-vous bien que c'est la Nation la plus traîtresse & la plus perfide ?.... Je sais tout, repliqua Melhoë. L'amour résiste où la vertu succombe ; contre eux j'ai trop de ma vertu. Les promesses de Melhoë rassurerent son Amant. Sujet à de certains écarts, il passoit facilement de la tristesse à la joie ; mais il ne connoissoit point les nuances intermédiaires qui aménent de l'une à l'autre. Neraïr avoit offensé la Princesse par un soupçon, il alloit l'irriter par une liberté : déja il s'étoit saisi d'une de ses mains, dont je ne sais trop ce qu'il vouloit faire. Arrêtez, lui dit-elle en la retirant avec précipitation ; je vous ai promis d'être fidéle, mais craignez que je ne vous punisse de la moindre témérité. Intimidé par ces menaces, Neraïr se jetta à ses genoux, pour lui demander pardon. Relevez-vous,

vous, dit-elle, vos excuſes offenſent plus que vos fautes. Il obéit.

Zamaïs, qui, comme il s'en vantoit naïvement, n'avoit l'eſprit préſent qu'après l'occaſion paſſée, ne ſe reſſouvint que l'Orbaſſan relevoit de l'Empire Muguétien, que lorſqu'il apprit que ſa Bru étoit ſur le point de faire un voyage. Cette nouvelle lui fut d'abord agréable; il eſpéroit que, comme tant d'autres, la Princeſſe profitant de ſon ſéjour à Muguetia, Neraïr auroit le ſort que lui-même avoit éprouvé. Enſuite il imagina que l'Oracle, qu'en ſecret il avoit conſulté, lui annonçoit des malheurs, ſi ſa Bru étoit infidéle à ſon Fils, & cette idée l'affligeoit. Tour à tour il ſe diſoit, & ce qui le flatoit, & ce qui le chagrinoit. Qu'avoit-il à redouter? Un impuiſſant eſt, ſelon moi, dans cette ſituation agréable où rien n'eſt à craindre, & où l'on a tout à eſpérer. Dans l'eſ-

pace de dix-huit ans, selon notre maniére de compter, la Reine avoit donné vingt-quatre Princes ou Princesses à l'Etat. Cet exemple rare de fécondité, mettant le Roi à l'abri de tout reproche, lui faisoit un grand honneur dans le monde. A la maniére même dont ses enfans se comportoient, on pouvoit juger de ce qu'il devoit avoir été. A peine faisoient-ils le premier pas dans l'âge d'adolescence, que l'on en avoit des preuves solennelles; les Princes couroient la Ville, les Princesses donnoient des rendez-vous. Le Roi n'étoit entouré que d'exemples de forces, qui devoient l'amuser; & si Zamaïs se livroit à la tristesse, il étoit dans son tort.

Déterminé par les craintes dont je viens de parler, Zamaïs écrivit à Neraïr de renoncer à la Princesse d'Orbassan. Le lendemain l'idée que le Prince pourroit être chargé par sa

femme de l'éducation d'un fils auquel il n'auroit aucune part, fit expédier un nouveau Courier, portant l'ordre d'époufer Melhoë. Zamaïs péfoit alternativement ces deux raifons, & ces deux raifons changeant alternativement de poids, à chaque fois il dépêchoit un nouveau Courier, qui revoquoit l'ordre qu'avoit apporté le précédent. Le Prince profita des irréfolutions de fon Pere pour refter ferme dans fon deffein.

CHAPITRE XIII.

Départ de Melhoë.

LEs équipages fomptueux, que le Roi d'Orbaffan avoit ordonnés pour le voyage de fa fille, étant prêts, elle partit avec fa nombreufe fuite, compofée de vingt Dames d'honneur, dont la plus vertueufe avoit égaré fa réputation dans tren-

te avantures d'éclat, de femmes, d'Aumôniers, de Servans de chambre, & de Valets de toute eſpéce.

La Voiture de la Princeſſe étoit un grand lit à vingt-quatre places, poſé ſur quatre roues, traîné par vingt-quatre tortues de la grande eſpéce. Les ſeuls Grands du Royaume avoient le droit de ſe ſervir de ces animaux : la lenteur eſt un des attributs de la dignité ; c'eſt pourquoi les Bourgeoiſes, qui veulent jouer les femmes de qualité, parlent lentement, & de la voix de quelqu'un qui ſe trouve mal.

La Princeſſe ſe plaça dans le fond de la Voiture, & s'aſſit ſur une pile de carreaux : les vingt Dames d'honneur, rangées à ſa droite & à ſa gauche, formoient un cercle, fermé par le Prince, qui ſe trouvoit vis-à-vis de Melhoë. Le peuple d'Orbaſſan accompagna la Princeſſe pendant un tems conſidérable : les uns

pouſſoient des cris, les autres verſoient des pleurs, tous faiſoient des vœux pour ſon retour.

Ravi en extaſe, Neraïr dévoroit Melhoë de ſes regards, dont les expreſſions allarmoient la pudeur de celle qui les áttiroit. Les Dames d'honneur, qui ne rougiſſoient de rien, euſſent bien voulu que le Prince ſe fût adreſſé à elles ; toutes avoient les yeux attachés ſur lui, les charmes de ſa converſation faiſoient diſparoître cette laideur qu'il tenoit de la vengeance de Grelotine : d'autres fois Neraïr tomboit dans une réverie profonde, l'idée des Muguétiens le faiſoit trembler : voir Melhoë & ne pouvoir l'entretenir de ſon amour, étoit pour lui le comble de l'infortune.

Sans partager les craintes de ſon Amant, la Princeſſe étoit ſenſible à ſa douleur ; elle ſentoit cependant une ſecrette joie d'avoir des atta-

ques à ſoutenir : le combat illuſtre la vertu.

Notre Caravane arriva enfin ſur les frontiéres ennemies. Neraïr ſe plaignit de la diligence extraordinaire que l'on avoit faite : C'étoit, diſoit-il, vouloir rendre la Princeſſe malade, que la fatigue du voyage ne pouvoit qu'incommoder, & dépouillant impitoyablement les tortues de cette réputation de lenteur, dont elles ſont ſi légitimement en poſſeſſion, il fut ſur le point d'aſſurer que c'étoient des cerfs traveſtis. On eut beau lui repréſenter qu'on étoit en chemin depuis plus de ſix mois, il avoit pris ſon parti pour n'en rien croire.

CHAPITRE XIV.

Leçon.

A Mesure que la Princesse s'avançoit vers la Ville des Muguétiens, Neraïr sentoit augmenter sa tristesse, dont les nuages obscurcissoient son front; & l'ame de Melhoë s'abandonnoit à des inquiétudes, qui n'avoient pour objet que l'état de son Amant. Les voilà donc ces murs redoutables, s'écria le Prince, dès qu'il apperçut dans le lointain la Ville de Muguetia! Que ce jour est affreux, & pour vous, & pour moi, Madame, dit-il, en adressant la parole à la Princesse! Les noirs pressentimens qui me troublent, m'annoncent les plus grands malheurs. Que vous êtes cruel, répondit Melhoë! quand vous devriez me consoler dans ma

diſgrace, pourquoi venir augmenter mon déſeſpoir ? Ce ne ſont pas les Muguétiens qui cauſent mes allarmes : craindre ſa défaite, c'eſt la prévoir; mais vous voir, vous entendre, penſer ſans ceſſe à vous, en avoir le cœur toujours rempli, éprouver toutes vos inquiétudes, & ne pouvoir les diſſiper par le ſilence pénible auquel je vais être condamnée à votre égard, voilà les ſeuls malheurs dont l'idée me fait trembler; un cœur comme le mien n'en connoît point d'autres. Helas! repliqua le Prince, vous allez être en proie aux regards d'un Peuple audacieux, qui, enhardi par des ſuccès conſtans, oſera tout ſur vous. Eh! que peut-il, repartit la Princeſſe ?.... Que vous êtes dans une fatale erreur, reprit Neraïr avec précipitation! vous ne la devez qu'à votre inexpérience : quelqu'affermie qu'une

femme le soit dans l'attachement à ses devoirs, on peut l'en arracher, du moins doit-elle le redouter. Combien de vertus ont trouvé leur perte dans l'orgueil de leurs forces ! Pour le sexe il est plus sûr d'éviter le combat que de compter sur la victoire, & votre malheureuse destinée vous expose à une défaite. Qu'une ame délicate se fait un crime d'avoir ouvert seulement ses yeux sur tout autre que celui qu'elle aime ! Tout doit s'anéantir devant lui. Ecouter, c'est douter d'avoir fait le meilleur choix, c'est vouloir être persuadée, c'est enfin chercher à connoître de nouveaux plaisirs. Cet Amant, qui presse une femme dans l'instant même qu'on l'accable de mépris, conçoit les plus grandes espérances, & ce sont ces espérances qui dégradent celle qui en est l'objet, & qui ont perdu les coquettes

de réputation. Je ſuis très-perſuadée de la vérité de vos paroles, dit la Princeſſe ; mais je me flate que le péril n'eſt fait que pour celle qui l'aime. Ah! Melhoë, pourſuivit le Prince, qui peut répondre de ſoi ! On commence à goûter le plaiſir de s'entendre dire qu'on eſt belle ; on eſt ſéduite par dégrés. Un Amant gémit à vos pieds, il vous montre des yeux baignés de larmes, on eſt touchée. Le cœur eſt ſi fragile ! Il eſt de ſi cruels momens !.... Ceſſez, interrompit la Princeſſe, d'expoſer à ma vue cet odieux tableau. Les loix & ma naiſſance m'ont ſoumiſe à l'Empire des Muguétiens ; je ne les ai point cherché ; le ſeul déſir d'être à vous m'a fait vaincre l'horreur avec laquelle je ſuis née pour ce Peuple criminel : jugez par-là combien je vous aime, jugez par-là ſi vos craintes ſont légitimes.